NIETZSCHE ET LOTI.
ET VICE VERSA.

Bourget, Maupassant et Loti
Se trouvent dans toutes les gares.
On les offre avec le rôti,
Bourget, Maupassant et Loti,
De ces auteurs soyez loti
En même temps que de cigares[1].

Dans le passage d'*Ecce homo* où il mentionne *les Français les plus contemporains* auxquels va sa prédilection, Nietzsche semble avoir obéi à l'injonction du littérateur anarchisant Laurent Tailhade, visiblement agacé par l'omniprésence de *ces jeunes maîtres de la littérature contemporaine dont les noms sont sur toutes les lèvres, les productions entre toutes les mains*[2]. Publiés en août 1890 dans le *Mercure de France*, ces vers qui sentent le dépit n'ont pu être connus du philosophe déjà aux prises avec la démence. Ils témoignent en tout cas de l'audience de ces écrivains que l'autobiographie de Turin cite d'ailleurs à peu près dans le même ordre, Bourget et Loti venant en premier, tandis que Maupassant, précédé de Gyp, Meilhac, France et Lemaître, se voit en dernière instance attribuer la première place.[3]

Pour autant, hormis Bourget dont les *Nouveaux* e*ssais de psychologie contemporaine* sont présents dans la bibliothèque de l'Allemand francophile, pas un volume de Loti ou de Maupassant n'y figure… Si l'on se limite au cas Loti comme nous avons ici choisi de le faire, mais en inversant cette fois la relation, l'énigme est reconduite puisque l'admiration tardive qu'il a manifestée pour Nietzsche ne s'est pas davantage traduite par la possession ne serait-ce que d'*un* de ses ouvrages. Quant à la correspondance, elle se révèle aussi peu exploitable, aucun des deux ne faisant allusion à l'autre…

1 Laurent Tailhade, « Lettres de mon ermitage » publiées sous le pseudonyme de Dom Junipérien dans *Le Mercure de France*, t. I, n°8, Août 1890, p. 276-279.

2 Laurent Tailhade, *op.cit.*

3 « Je ne vois pas dans quel siècle de l'histoire on pourrait, d'un seul coup de filet, ramener tant de psychologues si curieux et en même temps si délicats que dans le Paris d'aujourd'hui : je citerai au hasard, car leur nombre est grand, Messieurs Paul Bourget, Pierre Loti, Gyp, Meilhac, Anatole France, Jules Lemaître, ou bien, pour distinguer quelqu'un de la forte race, un vrai Latin pour qui j'ai un faible particulier : Guy de Maupassant. Je préfère même *cette* génération-là, entre nous soit dit, à ses grands maîtres, qui ont tous été corrompus par la philosophie allemande : M. Taine l'a été par exemple par Hegel, à qui il doit d'avoir commis tant de contresens sur de grands hommes et de grandes époques. Aussi loin que porte l'influence allemande, elle *corrompt* la culture.» (EH/Pourquoi je suis si avisé § 3.)

Si en présentant brièvement Loti comme *l'auteur à succès, qui avec ses romans exotiques et coloniaux a suscité l'intérêt du dernier Nietzsche*[4], Giuliano Campioni a laissé entendre qu'*Aziyadé*, *Le mariage de Loti* et *Le roman d'un spahi* auraient pu être lus par le philosophe, de quels indices disposons-nous pour risquer ces quelques titres ? Alors que ne subsiste dans les *Fragments Posthumes* qu'une brève annotation en français : *Pêcheurs d'Islande*[5]. *Preuve* de lecture comme on l'a parfois soutenu[6] ? Ou bien *projet* de lecture ? A cela, auquel par souci d'exhaustivité on peut ajouter le brouillon du texte publié dans *Ecce homo*[7], paraît bien se réduire la base sur laquelle échafauder des hypothèses et l'on conviendra volontiers que l'étroitesse en garantit la fragilité.

1) Avec Loti malgré Maupassant...

Prenons donc Maupassant pour guide dans un premier temps puisque la brochure de Turin nous y invite… Les biographes et commentateurs se sont interrogés sur la véritable raison d'être de son accusation de mièvrerie, adressée par journal interposé à l'homme de lettres navigateur lors de la parution de *Pêcheur d'Islande*. Que l'histoire se soit mal finie "par la faute" de la mer n'étant aux yeux de Maupassant qui le sous-entend qu'une dérobade d'écrivain habile face au défi lancé par le temps à tout amour se voulant durable : « ce qu'on peut absolument contester chez lui, c'est l'exactitude de sa psychologie amoureuse »[8]. Or, on a vu que pour Nietzsche c'est précisément en tant que *psychologues* que les jeunes maîtres français se distinguent en les surpassant de leurs prédécesseurs…

Qu'on l'estime fondé ou non, le réquisitoire de Maupassant ne témoigne-t-il pas d'abord d'une étrange méconnaissance des thèses de Loti comparables aux siennes du point de vue de ce *siècle pratique qui n'abuse pas du sentiment*, pour reprendre les termes mêmes de sa chronique sur *Les mœurs du jour* parue dans *Le Gaulois* du 9 mars 1881 ? Songeons à ce passage d'*Aziyadé* où Loti écrit à un correspondant : « Cet amour pur que vous rêvez est une fiction comme l'amitié ; oubliez celle que vous aimez pour une coureuse. Cette femme idéale vous échappe ; éprenez-vous d'une fille de cirque qui aura de belles formes. »[9] Songeons aussi à ces pages où l'auteur "idéaliste" met dans la bouche de son ami Plumkett des propos sur *l'affinité physique, le seul amour connu des anciens, l'amour qui faisait des artistes.*[10] Maupassant serait-il alors passé à côté du premier roman de Loti ? C'est pourtant bien ce que laisse supposer sa recension des romans de l'écrivain puisqu'on y lit cette surprenante remarque : « A travers les brumes d'un océan inconnu de nos yeux, il nous a montré *d'abord* (souligné par nous) une île d'amour adorable, et il a refait avec Loti et Rarahu ce poème de *Paul et Virginie*. » Or, ce que Loti nous avait *montré d'abord* c'était son histoire d'amour avec Aziyadé, la bévue de Maupassant confirmant ainsi la réputation d'œuvre passée inaperçue qui fut celle de ce roman initialement paru sans nom d'auteur...

---

4 Giuliano Campioni, *Les lectures françaises de Nietzsche,* Paris, PUF, 2001, p. 249.

5 FP XIII 11[406]. Souligné par nous, ce pluriel à *Pêcheurs* que Nietzsche a ajouté au titre original...

6 Patrick Defer, « Loti "découvre" Nietzsche », *Revue Pierre Loti* N°6, oct-déc 1983, p.168.

7 « Fromentin, Feuillet, Halévy, Meilhac, *les* Goncourt, Gyp, Pierre Loti - - - ou bien, pour en nommer un de la race profonde, Paul Bourget, celui, qui, de lui-même, s'est le plus rapproché de moi - - - » (FP XIV 25[9])

8 « Il nous dit aujourd'hui les amours des marins, et la détermination d'idéaliser jusqu'à l'invraisemblable apparaît de plus en plus. Nous voici en plein dans les tendresses à la Berquin, dans la sentimentalité paysannesque, dans la passion lyrico-villageoise de Mme Sand.

Cela est charmant toutefois et touchant ; mais cela nous charme et nous touche par des effets littéraires trop apparents, trop visiblement faux, par l'attendrissement trop voulu, et non par la vérité, non par cette vraisemblance dure et poignante qui nous bouleverse le cœur au lieu de l'émouvoir facticement comme le fait M. Loti.

Notre esprit avide aujourd'hui d'apparences réelles demeure incrédule, bien que séduit devant ces jolies fables marines. » (Maupassant, « L'amour dans les livres et dans la vie », *Gil Blas*, 6 juillet 1886.)

9 Az II. chap. X. *Loti à William Brown.*

10 Az III. chap. XL. *Plumkett à Loti*.

Toujours est-il qu'ainsi rédigée, la chronique du 6 juillet 1886 ne pouvait guère constituer une incitation à entrouvrir *Pêcheur d'Islande*. À supposer bien entendu que Nietzsche ait eu connaissance de ce compte-rendu contrastant avec celui autrement plus favorable de Jules Lemaître, paru dans *La Revue politique et littéraire*[11] le 18 septembre 1886. L'hypothèse d'une découverte de Loti par le biais de Lemaître, auteur estimé de Nietzsche comme le prouve la citation d'*Ecce homo,* est d'autant moins hasardeuse que deux volumes traitant des *Contemporains* figurent dans la bibliothèque du philosophe : ceux de la *Première* et *Deuxième Série,* publiés en 1886 chez H. Lecène et H. Houdin, le premier comportant d'ailleurs une étude sur Maupassant. Si la *Troisième Série* publiée en 1887 et incluant l'éloge de Loti initialement paru dans *La Revue politique et littéraire* (dite aussi *Revue Bleue*) ne s'y trouve pas, on aurait tort d'en conclure qu'il l'a ignorée. Les *Fragments Posthumes* de novembre 1887 à mars 1888 qui présentent des passages recopiés dans le premier volume du *Journal* des Goncourt, lequel est absent de la liste des livres conservés à Weimar, invitent à la prudence.

Minimiser ou surestimer l'étendue des connaissances de Nietzsche en matière de littérature française étant les deux écueils à éviter, au milieu des incertitudes émerge tout de même un "phare" : les *Portraits littéraires* d'Émile Bérard-Varagnac. Si le chapitre traitant de Loti et principalement du *Roman d'un spahi* est assorti de réserves, il en va autrement de l'*Introduction* du volume, dans laquelle non seulement Loti est élogieusement évoqué, mais sont encore discernables, dans la marge ou sous un mot, quelques traits de Nietzsche[12] témoignant de son intérêt !

Psychologue et *généalogiste* de la morale méconnu dans son pays, auquel ni Taine ni Bourget n'avaient répondu en dépit de quelques politesses du premier, à la recherche par conséquent de nouveaux appuis en France, nous voyons donc le solitaire de Sils et de Turin, à la fin de 1888, faire l'éloge des hommes de lettres lui paraissant aussi, peut-être... les mieux placés pour asseoir sa notoriété en devenir. Soulignons au passage le paradoxe de cet attachement à Maupassant, incarnation s'il en est du pessimisme schopenhauerien que le *médecin de la civilisation* ne cessait de fustiger, notamment depuis les nouvelles préfaces ajoutées en 1886 à ses anciens ouvrages ! Mais décidément le sort était contre lui, ainsi qu'il l'avait encore vérifié tout récemment à Sils-Maria : « on ne m'a ni entendu, ni même aperçu. Je vis du seul crédit que je m'accorde. (…) Il me suffit de parler à n'importe

---

11 « Je viens de relire presque sans un arrêt, à la campagne, serré contre la terre maternelle, sous un ciel amollissant et chargé d'orages, les six volumes de Pierre Loti. (…) J'avoue moi-même que ma conscience de critique en est tout inquiétée. Les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature ne m'ont jamais troublé ainsi. Qu'y a-t-il donc dans ces histoires de Loti ? »

12 On trouvera ci-dessous, reproduit *en italiques,* le passage signalé d'un coup de crayon dans la marge à droite, et soulignés, les mots qui l'ont été par Nietzsche :
« je puis citer des œuvres où l'auteur, en osant beaucoup, a fait paraître avec éclat ce don précieux, ce don du ciel, que je ne sais comment définir, mais qui m'émeut et me ravit, le don littéraire. Assurément M. Pierre Loti n'est pas un classique. (…) Il est, par de certains côtés, un de nos romanciers les plus réalistes et "naturalistes". Mais, dans les récits même les plus aventureux, où, nous conviant à suivre le marin en tous ses hasards, il nous mène parfois si loin qu'il méconnaît une règle essentielle du goût, *il y a presque toujours un ardent rayon de poésie ; il y a des cris de l'âme et des battements d'ailes ; il y a des accents adorables de grâce et de tendresse ; il y a des pages que l'on ne peut lire sans pleurer ;* il y a des peintures comparables à ce qui existe, dans notre littérature descriptive, de plus saisissant et de plus beau ; il y a enfin le rythme singulier de cette prose, dont la phrase, pareille à la vague marine, ici déferle en lames courtes et pressées, là se déroule en ondes harmonieuses. Et voilà par où M. Pierre Loti s'est révélé dès l'abord un écrivain : ce que Balzac, avec son génie, ne sut pas être, et ce que tel romancier de nos jours, des plus justement applaudis, ne veut pas être. (…) Je confesse ma prédilection pour ce talent qui ne ressemble à nul autre. Je fus un des premiers qui le saluèrent, dans la presse, et le signalèrent à l'attention, à l'admiration des lecteurs.» (Émile Bérard-Varagnac, *Portraits littéraires,* Paris, Calmann Lévy, 1887, Introduction p. XII-XIV)

Comment Nietzsche aurait-il pu ne pas parcourir au moins quelques-uns des six livres aussi avantageusement présentés ?! Y compris ces *Fleurs d'ennui* souvent délaissées par la critique, mais dont le titre apparaissait en quatrième de couverture du *Roman naturaliste* de Brunetière dans l'édition de 1884 lue par le philosophe, et qu'une reliure a malencontreusement fait disparaître de l'exemplaire de Weimar...

quel homme "cultivé" qui vient, l'été, en Haute-Engadine, pour me convaincre que je *n'existe pas*. »[13] Dans ces conditions, autant tourner le dos à ses compatriotes... Que Nietzsche ait choisi ses derniers auteurs préférés, parmi ceux qui lui étaient le moins apparentés, les décadents français, à titre de moment de son propre itinéraire, résout l'apparente contradiction : « Je suis, tout autant que Wagner, un enfant de ce siècle, je veux dire un *décadent*, avec cette seule différence que moi, je l'ai compris, j'y ai résisté de toutes mes forces. Le philosophe en moi y résistait. »[14]

2) Sous le signe de la Croix...

Admettons à présent, sur la base de cet indice de lecture que constitue le FP XIII 11[406], que Nietzsche soit arrivé jusqu'à la lande de Ploubazlanec. Il aura aperçu, lui aussi, les *grands calvaires plantés aux carrefours des chemins*, tous ces *divins crucifiés découpant sur le ciel leurs grands bras en croix, donnant à tout ce pays l'air d'un immense lieu de justice*.[15] Il sera entré dans la chapelle de Pors Even où il aura lu, sur des plaques funéraires, les noms des pêcheurs d'Islande disparus en mer. Et bien sûr, il se sera arrêté à cette confession révélatrice des hésitations personnelles du romancier :

> Dans son idée à lui la mort finissait tout… il ne croyait à aucune survivance des âmes (...) ce qui pourtant n'empêchait pas une vague appréhension des fantômes, une vague frayeur des cimetières, une confiance extrême dans les saints et les images qui protègent, ni surtout une vénération innée pour la terre bénite qui entoure les églises.[16]

Une même contradiction *consciente* apparaissant dans *Matelot* lorsque Jean Berny à l'approche de la mort est décrit par Loti en des termes convenant aussi bien à Yann Gaos de *Pêcheur d'Islande* :

> L'*après*, l'*au-delà*, il n'y croyait guère, devenu matelot sous ce rapport comme tant d'autres : ils sont rarement des athées, les matelots ; ils prient, ils font des vœux à la Vierge et aux Saintes, mais, par une puérile inconséquence, ils ne croient presque jamais à la persistance de leur âme propre.[17]

Fidèle autoportrait de l'écrivain en route vers la Terre Sainte au printemps 1894, tenté de revenir aux *erreurs délicieuses des religions humaines,*[18] mais ne trouvant que le vide à Jérusalem, au Gethsémani :

> Non, rien ; personne ne me voit, personne ne m'écoute, personne ne me répond…
> J'attends, – et les instants passent, et c'est l'évanouissement des derniers espoirs confus, c'est le néant des néants où je me sens tomber...[19]

Le *disciple du philosophe Dionysos*[20] aurait-il pardonné à Loti son excursion en Palestine ?... Les prolongements éthiques du constat nihiliste chez le pèlerin déçu laissent entrevoir les limites de l'accord dans la négation. A l'inverse de Nietzsche, Loti n'a pas nié la valeur de la pitié, allant même jusqu'à en faire le leitmotiv d'un de ses livres les plus autobiographiques : *Le livre de la pitié et de la mort* (1891). Sans foi et presque sans espérance, il a en outre conservé la troisième des vertus théologales moquées par "l'Antéchrist" : la charité. En témoigne son discours prononcé le 17 novembre 1898 à la séance publique annuelle de l'Académie Française à l'occasion de la remise des prix de vertu :

> La charité, que vous m'avez confié la mission, pour moi un peu écrasante, de célébrer aujourd'hui, je la trouve glorifiée d'une façon définitive et magnifique dans un livre qui résistera à l'écroulement des religions et de la foi, dans le livre éternel qui survivra à toutes choses et qui se nomme l'Évangile. (…) Mon Dieu, devant la banqueroute de nos plaisirs, le vide pitoyable de nos élégances, le néant de nos petits rêves puérils, devant la fuite

13 EH/Avant-propos § 1.
14 CW/Avant-propos.
15 PI II. chap. III.
16 PI III. chap.IX.
17 Mat chap. XLIX.
18 Az V. chap. IV.
19 JL chap. XXI.
20 Ainsi Nietzsche s'était-il défini dans l'Avant-Propos d'*Ecce homo* au § 2.

> des jours et l'effeuillement de tout, que faire, aux approches si solennelles du grand soir, où nous réfugier, où nous jeter ?… (…) Malgré ce demi-réveil de mysticisme, auquel nous assistons et qui, je le crains, sera passager comme une chose de mode, la foi, sapée par tant d'ouvriers de mort, s'en est allée avec l'espérance. Où sont-ils ceux d'entre nous qui oseraient dire, avec une certitude triomphante, qu'ils ont la foi et qu'ils ont l'espérance ? Mais la charité reste… A la charité, nous pourrions encore accrocher nos mains découragées et lassées...[21]

Tandis que l'adversaire du *Crucifié*, ne discernant dans *l'amour du prochain* qu'*une astuce* de prêcheur d'arrière-monde recourant à l'appât de l'érotisme,[22] n'a retenu de la croix que la fonction et la vétusté :

> Par un matin de dimanche, quand nous entendons bourdonner les vieilles cloches, nous nous demandons : mais est-ce possible ! Tout cela pour un Juif crucifié il y a deux mille ans et qui disait être le Fils de Dieu. La preuve manque de pareille affirmation. – C'est à coup sûr une antiquité plongeant de la nuit des temps jusqu'au cœur de notre époque que la religion chrétienne, et la foi dont jouit ladite affirmation – alors que l'on est d'habitude si sévère dans l'examen des prétentions – est sans doute la pièce la plus antique de cet héritage. (…) la figure de la croix pour symbole, à une époque qui ne connaît plus la destination ni l'ignominie de la croix, – quel frisson d'horreur nous vient de tout cela, comme un souffle exhalé par le sépulcre d'un passé sans fond ! Croirait-on que l'on croit encore chose pareille ? [23]

Dans l'approche *morale* du message chrétien dont la croix demeure le symbole, Nietzsche n'a par ailleurs cessé de voir et de brocarder les promesses de "Béatitudes" faites à des benêts par un… *idiot,*[24] nous invitant au contraire à *aimer la vague qui nous engloutit...*[25] Mais on ne se débarrasse pas si aisément de la question posée au philosophe par celui qu'il avait qualifié dans l'une de ses notes de représentant de *la race moutonnière* des *futuro-sociologues*[26] : « Devant le cadavre de ceux qu'on aime et qui par leur beauté d'âme, leur élévation de pensée, leur douceur de cœur, eussent mérité d'être immortels, quelle raison saine et quel cœur sain éprouvera l'ivresse joyeuse de l'"anéantissement" et se consolera dans la pensée de l'écoulement sans limites ? »[27]

Loti n'était assurément pas de cette école de gai matérialisme… Alors même qu'il avait placé un volume du philosophe allemand sur le bureau d'une de ses *Désenchantées*, en 1906, *une insurmontable répulsion* l'avait toujours retenu de l'aborder, ainsi qu'il devait le révéler publiquement dans un article du *Figaro* du 18 mai 1918 : *Mon hommage à "leurs" intellectuels*. Les raisons de cette réticence ? « Je m'imaginais n'y trouver que la glorification de la force brutale, dans la vraie manière allemande. Ce n'est que tout dernièrement, sur le front, que je me décidai à y jeter les yeux, d'après le conseil d'un de mes amis. » Du témoignage de l'écrivain on peut déduire au moins *le prêt* par cet ami du livre déclencheur de l'intérêt.

3) Deux "illettrés" se rencontrent.

C'est donc à l'âge de soixante-huit ans, et dans le contexte très particulier de la fin de la Première Guerre Mondiale, que Loti découvre Nietzsche. Ce qui est bien tard... et lui a d'ailleurs été aussitôt reproché. Paul Souday faisant remarquer qu'*il serait moins ahuri de sa trouvaille, s'il avait subodoré les livres pleins d'estime et d'admiration consacrés à Nietzsche par MM. Henri Lichtenberger, Pierre Lasserre, Jules de Gaultier, Daniel Halévy, Émile Faguet, ou simplement jeté un regard sur les*

---

21 BB « Ceux devant qui il faudrait plier le genou. »

22 « Pour que l'*amour* soit possible, il faut que Dieu soit une personne : pour que les instincts élémentaires y trouvent leur compte, il faut que Dieu soit jeune. Pour la ferveur des femmes, il faut mettre au premier plan un saint de belle apparence, pour celle des hommes, une Vierge Marie. Cela si l'on admet que le christianisme veut établir son règne sur un terrain où des cultes d'Aphrodite ou d'Adonis ont déjà conditionné la conception même du culte. » (Ant § 23)

23 HTH § 113 « Le christianisme, cette antiquité. »

24 Cf. *infra* chapitre 10.

25 C'est l'objection que lui adresse Alfred Fouillée dans « La religion de Nietzsche », *Revue des Deux Mondes*, 5ème période, tome 1, 1901. Article repris dans *Nietzsche et l'immoralisme*, Paris, Alcan, 1902, Livre IV, chap. IV.

26 FP XIII 11[137]

27 Alfred Fouillée, *op.cit.*

lettres si amicales que lui adressait Taine[28]. Lors de sa réception chez les Immortels Loti avait pourtant bien précisé qu'il ne...*lisait pas* ! Nous nous attarderons d'autant plus sur ce sujet que Nietzsche, tout en s'étant reconnu coupable de la même abstinence, y voyait l'une des causes de son excellence, dans ce livre que Loti venait justement de lire : *Ecce homo*. De quoi rassurer l'imposteur de la Coupole… Prêtons tout d'abord attention au moment où est précisé, dans son *Discours de réception à l'Académie* du 7 avril 1892, le *correctif* à cette déclaration :

> Des différentes légendes, que mon constant éloignement a laissées se former autour de moi, et qui sont en général pour faire sourire, celle-ci par hasard s'est trouvée fondée : je ne lis jamais. C'est vrai ; par paresse d'esprit, par frayeur inexpliquée de la pensée écrite, par je ne sais quelle lassitude avant d'avoir commencé, je ne lis pas. Ce qui n'empêche que si, par hasard j'ai ouvert un livre, je suis très capable de me passionner pour lui, quand il en vaut la peine.

Ce qui s'était produit, le jour où ayant vaincu sa *répulsion* initiale, Loti s'était enfin résolu à aller voir *ce Nietzsche dont ils sont si fiers*. Reproduit la même année que l'article du *Figaro* dans le recueil *L'horreur allemande*, le récit de son éblouissement est pour nous précieux. Le hasard avait bien fait les choses en mettant sous les yeux du rebelle à la lecture celui des livres de Nietzsche sans doute le plus accessible, l'auto-valorisation du philosophe dans *Ecce homo* passant en outre par la recension de tous ses écrits. Muni d'une telle introduction, Loti ne pouvait qu'être tenté de ne pas en rester là. Et de fait, nous le voyons, peu de temps, après déclarer à Louis Cario : « On dit que je ne lis pas… mais si, je lis… Ainsi, actuellement, me voilà avec des livres de Nietzsche. »[29]

Quel dommage que nous ne sachions pas lesquels !...[30] Comme on pouvait s'y attendre, les passages d'*Ecce homo* recopiés par Loti dans son article sont ceux dans lesquels Nietzsche fait montre d'une germanophobie à l'unisson de la sienne ! Et bien entendu celui où la francophilie de l'allemand se manifeste par une liste d'auteurs contemporains dans laquelle apparaît le nom de l'académicien, ce qu'il a l'élégance de ne pas révéler au public. Reste à savoir jusqu'où pouvait aller l'entente, et si la discorde n'allait pas menacer cette imprévisible fraternisation "au front"... On essaiera ici, faute de plus amples renseignements fournis par Loti, de faire ressortir ce qui a pu le séduire autant que lui déplaire dans cette présentation.

De toutes les bonnes surprises révélées à "l'illettré" français par *Ecce homo*, celle du commerce distant de Nietzsche avec les livres fut peut-être la plus déterminante dans le "coup de foudre". En effet, à plusieurs reprises, l'ancien philologue en retraite anticipée *grâce à sa maladie* explique *pourquoi il est si malin* et *pourquoi il écrit de si bons livres* ! Revenant brièvement sur les circonstances qui l'ont amené à démissionner de son poste de professeur à l'Université de Bâle, en 1879, à l'âge de trente-quatre ans, il insiste sur un facteur qu'il faut aussi prendre en compte lorsqu'on se pose la question de son rapport aux livres :

> C'est alors que me vint en aide, d'une façon que je ne saurais assez admirer, et précisément au bon moment, ce *mauvais* héritage que je tiens de mon père et qui est en somme une prédisposition à mourir jeune. La maladie *me dégagea lentement* de mon milieu ; (…) elle me fit hommage de l'obligation de demeurer couché, de rester oisif, de prendre patience… Mais c'est là précisément ce qui s'appelle penser !…Mes yeux seuls suffirent à mettre fin à

28 Paul Souday, « Une découverte de Pierre Loti. », *Le Temps*, 20 mai 1918.

29 Louis Cario, « Pierre Loti aux Armées », *Mercure de France*, 1er juillet 1923.

30 Que la bibliothèque de Loti aujourd'hui conservée à Rochefort et évoquée au début de cette étude se caractérise par l'absence de tous les philosophes parfois cités par l'écrivain (Nietzsche, Schopenhauer, Kant, Spinoza, Bergson, William James, etc...) ne saurait être imputable à son seul manque de goût pour cette discipline. Le fait que certains ouvrages aient été dispersés dans la famille après la mort de son fils Samuel peut *aussi* expliquer certaines lacunes "impardonnables"… Le seul livre en rapport avec Nietzsche dans la liste qui nous a été communiquée par MM. Claude Stefani et Sébastien Leboucher, conservateur et documentaliste des musées de Rochefort étant celui-ci : Paul Adam, *Le serpent noir*, Paris, Ollendorff, 1905. Très controversé lors de sa parution et susceptible d'éloigner de Nietzsche quiconque n'était pas déjà familiarisé avec la pensée du philosophe par d'autres lectures. Mais nous ignorons tout du rapport de Loti à cet ouvrage...

toute préoccupation livresque, à toute philologie. Je fus délivré des « livres » ; pendant des années je ne lus plus rien et ce fut *le plus grand* bienfait que je me sois jamais accordé ![31]

Salvatrice maladie en définitive, qui aura donc permis à Nietzsche d'avoir avec les livres cette heureuse relation non professionnelle que son métier ne lui avait pas donné l'occasion d'établir :

J'ai vu de mes propres yeux des natures douées, de disposition abondante et libre, qui, lorsqu'elles ont atteint la trentaine, sont ruinées par la lecture. Elles ressemblent à des allumettes qu'il faut frotter pour qu'elles donnent des étincelles – des « idées ». Dès la première heure du matin, quand le jour se lève, quand l'esprit possède toute sa fraîcheur, quand la force est à son aurore, lire alors un livre, j'appelle cela du vice !... [32]

On imagine la joie de Loti à la lecture de ces passages vantant les mérites du jeûne à l'opposé de la boulimie de lecture dont ceux qui y sont astreints par leur fonction finissent par faire une vertu ! Cet éloge de la lecture à petites doses se retrouvant dans le *Gai savoir*[33] dont on ne saura pas s'il a fait partie de ces ouvrages en compagnie desquels s'était plu l'admirateur des intellectuels allemands après sa découverte d'*Ecce homo*... Nulle invitation d'ailleurs à *mépriser les livres* de la part de Nietzsche, simplement l'affirmation qu'en les choisissant avec discernement, ils constituent un *mode de récréation* tout à fait estimable :

Dans mon cas particulier, toute espèce de *lecture* fait partie de mes récréations, par conséquent des choses qui me séparent de moi-même, qui me permettent de me promener dans les sciences et les âmes étrangères – dans ce que je ne prends plus au sérieux. La lecture me délasse de ce qui est *mon* sérieux. Aux époques où je suis profondément absorbé par le travail on ne voit pas de livres chez moi ; je me garderais bien de laisser quelqu'un parler ou même penser dans mon voisinage. (…) Après les périodes de travail et de fécondité vient la période de récréation. Venez à moi livres agréables, livres spirituels, livres intelligents ! Lirai-je alors des livres allemands ? Il faut que je me reporte à six mois en arrière pour me surprendre avec un livre à la main. Qu'était-ce donc ? Une excellente étude de Victor Brochard, *les Sceptiques grecs*, dans laquelle mes *Laertiana* ont été avantageusement utilisés. Les sceptiques sont le seul type *honorable* parmi la gente philosophique si ambiguë et même à quintuple sens !… Par ailleurs j'ai presque toujours recours aux mêmes livres, un petit nombre en somme, ce sont les livres que je considère comme démontrés. Ce n'est peut-être pas dans ma nature de lire beaucoup et beaucoup de choses différentes.Une salle de lecture me rend malade. Ce n'est pas non plus dans ma nature d'aimer beaucoup et beaucoup de choses différentes. La méfiance et même l'inimitié à l'égard des livres nouveaux, voilà qui est conforme à mon instinct bien plutôt que la tolérance, la largeur d'esprit et autres formes de « l'amour du prochain ».
C'est vers un petit nombre de vieux auteurs français que je retourne toujours à nouveau. Je ne crois qu'à la civilisation française et tout le reste que l'on appelle en Europe culture me semble un malentendu, pour ne rien dire de la civilisation allemande...[34]

Après avoir cité, parmi ces *vieux français*, Pascal, Montaigne, Molière, Corneille, Racine, le philosophe apatride en vient aux *tout derniers venus d'entre les Français* en la *charmante compagnie* desquels il aime à se retrouver. Et Loti en fait partie. *Oh ! cher petit Allemand de mon cœur, quelle joie il m'a causée !* On comprend encore mieux la nature de ce ravissement après lecture de tels éléments de biographie...

4) Quel immoralisme ?

Rapport distant à la lecture allant de pair avec le cantonnement dans un petit cercle culturel germanophobe, ces prémisses une fois posées, bien des points ont pu heurter la sensibilité de Loti

31 EH/Pourquoi j'écris de si bons livres, *Humain, trop humain* § 4.

32 EH/Pourquoi je suis si malin § 8.

33 « Nous ne sommes pas de ceux qui n'arrivent à former des pensées qu'au milieu des livres, qu'au contact des livres – notre habitude à nous est de penser en plein air, marchant, sautant, grimpant, dansant, de préférence dans les montagnes solitaires ou tout proche de la mer, là où même les chemins se font songeurs. (…) Nous lisons rarement, sans lire plus mal pour autant – oh ! que nous sommes prompts à deviner la manière dont quelqu'un en est venu à ses idées, assis, devant l'encrier, le ventre écrasé, la tête penchée sur le papier : mais que nous sommes prompts aussi à en avoir fini avec son livre ! » (GS § 366 *En regard d'un livre savant*.)

34 EH/Pourquoi je suis si malin § 3.

dans la proclamation *urbi et orbi* du contempteur du christianisme siégeant à Turin. Une même communion dans l'irréligion n'aboutissant pas chez ces deux athées à des conclusions immoralistes identiques, en dépit de formulations parfois très voisines. Le risque de confusion apparaissant dès la préface d'*Ecce homo* lorsque au second paragraphe Nietzsche se présente comme *une nature contraire à cette espèce d'hommes que l'on a vénérés jusqu'à présent comme des modèles de vertu*. A priori, étant donné les mœurs de Loti, il n'y avait pas là de quoi le scandaliser, et probablement s'était-il amusé de cet aveu du philosophe : « je préférerais encore être considéré comme un satyre que comme un saint. » Une confession tout à fait dans l'esprit de la célèbre *profession de foi* que l'on peut lire dans *Aziyadé* :

> Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de morale, rien n'existe de tout ce qu'on nous a enseigné à respecter ; il y a une vie qui passe, à laquelle il est logique de demander le plus de jouissances possible, en attendant l'épouvante finale qui est la mort.
> Les vraies misères, ce sont les maladies, les laideurs et la vieillesse ; ni vous ni moi, nous n'avons ces misères-là ; nous pouvons avoir encore une foule de maîtresses, et jouir de la vie.
> Je vais vous ouvrir mon cœur, vous faire ma profession de foi : j'ai pour règle de conduite de faire toujours ce qui me plaît, en dépit de toute moralité, de toute convention sociale. Je ne crois à rien ni à personne, je n'aime personne ni rien ; je n'ai ni foi ni espérance.
> J'ai mis vingt-sept ans à en venir là ; si je suis tombé plus bas que la moyenne des hommes, j'étais aussi parti de plus haut. [35]

Quant à Nietzsche, parvenu en sa quarante-quatrième année lors de la rédaction de son autobiographie, se serait-il reconnu dans ce portrait de jouisseur cynique ? Nos hypothèses quant aux raisons de son goût pour Loti auraient été simplifiées par la découverte sous sa plume d'une référence à *Aziyadé* plutôt qu'à *Pêcheur d'Islande…* En l'absence de celle-ci, il ne nous reste qu'à mettre en évidence ce qui sépare cette déclaration hédoniste sur fond de nihilisme de la *transmutation de toutes les valeurs* explicitement posée comme *sa tâche* par *le premier immoraliste*[36] tout au long d'*Ecce homo*. Car c'est bien l'insistance sur *le renversement de la morale* du christianisme plus encore que de sa métaphysique qui se veut décisive dans son ultime effort pour être enfin reconnu. Loti n'aura pas eu de mal à s'en convaincre à la lecture de ces passages :

> j'ai choisi le mot *immoraliste* comme insigne et comme emblème pour moi. Je suis heureux d'avoir ce mot qui me met en relief en face de toute l'humanité. Personne encore n'a considéré la morale *chrétienne* comme quelque-chose qui se trouve *au-dessous* de lui ; il faut pour cela une hauteur, un coup d'œil dans le lointain, une profondeur psychologique absolument inouïs. [37]
> Au fond, ce sont deux négations que renferme pour moi le mot *immoraliste*. Je contredis, d'une part, à un type d'homme qui était considéré jusqu'à présent comme le type supérieur, l'homme *bon*, *bienveillant, charitable* ; je contredis, d'autre part, à une espèce de morale qui a acquis de l'importance, qui est devenue puissante comme morale en soi : la morale de décadence, pour m'exprimer d'une façon plus précise la morale *chrétienne.* Il sera permis de considérer la seconde contradiction comme la plus décisive, vu que l'estimation trop haute de la bonté et de la bienveillance, si on les juge en grand, apparaît déjà comme un résultat de la décadence, comme symptôme de faiblesse, comme incompatible avec une vie qui s'élève et qui affirme. Une des conditions essentielles de l'affirmation c'est la négation et la *destruction*.[38]

Il n'est pas évident qu'une telle condamnation des valeurs chrétiennes *au nom de la vie qui s'élève* ait trouvé en Loti une oreille réceptive et qu'il ait fait partie de ces *poissons* pris à l'hameçon des écrits de Nietzsche après le *Zarathoustra*…[39] Si la thèse nietzschéenne de *la notion du "péché" inventée pour brouiller les instincts, pour faire de la méfiance à l'égard des instincts une seconde nature,*[40] appliquée au seul champ de la sexualité, a pu trouver audience auprès du romancier libertin qui ne se

35 *Az* II. chap. X. *Loti à William Brown.*
36 EH/Pourquoi j'écris de si bons livres, *Les Considérations Inactuelles* § 2, *Humain, trop humain* § 6.
37 EH/Pourquoi je suis une fatalité § 6.
38 EH/Pourquoi je suis une fatalité § 4.
39 « Depuis cette époque tous mes écrits sont des hameçons que je lance. (…) Si rien ne se *laissa prendre,* ce n'était pas de ma faute. Les poissons *faisaient défaut...* » (EH/Pourquoi j'écris de si bons livres, *Par-delà le bien et le mal* § 1)
40 EH/Pourquoi je suis une fatalité § 8.

sera pas effarouché de l'article 4 de la *Loi contre le christianisme* auquel un passage d'*Ecce homo* fait allusion,[41] il est douteux que l'éloge de la dureté,[42] la condamnation du désintéressement, l'ironie avec laquelle est flétrie *la valeur absolue dont on investit partout les actes non égoïstes*[43] aient eu son approbation. Toutes ces contre-valeurs placées sous le patronage de *Dionysos* opposé au *Crucifié,* pourquoi les aurait-il fait siennes ?

5) Fini de rire ?...

Étranger à *la tâche* de Nietzsche pour autant qu'elle consistait à *dépasser la morale*, Loti pouvait par contre en partager l'ambition de *dépasser le pessimisme.* N'oublions pas que parmi les *intellectuels* allemands auxquels son article du 18 mai 1918 entendait *rendre hommage* figurait le plus illustre représentant de cette disposition au découragement stigmatisée par Nietzsche sous le concept de *décadence* : Schopenhauer[44]. Dans quelle mesure la lecture du philosophe de Francfort contribua à accentuer la "neurasthénie" parfois prêtée à Loti[45] est un point difficile à élucider. Eugène-Melchior de Vogüé, dans l'avant-propos (§ 2) de son livre sur *Le roman russe* rédigé à Paris en mai 1886, s'était risqué à une brève étiologie du pessimisme relativisant cette influence :

> On a disserté à perte d'haleine sur le pessimisme depuis quelque temps. (…) Je crois pour ma part, que, sans remonter à des causes générales, permanentes, vieilles comme le monde, il suffit de dire, pour expliquer l'intensité de la crise actuelle, que le pessimisme est le parasite naturel du vide, et qu'il habite forcément là où il n'y a plus ni foi ni amour. Quand on en est là, on l'invente de soi-même, sans avoir lu Schopenhauer.

A la même époque, Nietzsche était parvenu à une conclusion voisine :

> On a, ces derniers temps, fait le plus grand abus d'un mot hasardeux et à tout point de vue insuffisant : on parle partout de pessimisme, on se bat, en particulier, et même entre gens raisonnables, sur une question à laquelle on voudrait qu'il y ait des réponses, à savoir qui a raison du pessimisme ou de l'optimisme. On n'a pas compris ce qui saute pourtant aux yeux : que le pessimisme n'est pas un problème, mais un symptôme, – que ce nom devrait être remplacé par celui de *nihilisme*, – que la question de savoir si ne-pas-être vaut mieux qu'être, est déjà en elle-même une maladie, un déclin, une idiosyncrasie…
> Le mouvement pessimiste n'est que l'expression d'une *décadence* physiologique (…).[46]

Le cas de Loti peut certainement être considéré comme une illustration de cette *idiosyncrasie* ne devant rien au pessimisme de Schopenhauer. Mais rien n'interdit d'envisager que les lecteurs du philosophe se soient sentis confortés dans leur sentiment une fois son œuvre découverte. Tel semble avoir été également le cas de Maupassant[47].

---

41 « La prédication de la chasteté est une incitation publique à la contre-nature. Le mépris de la vie sexuelle, toute souillure de celle-ci par l'idée d'"impureté" est un véritable crime contre la vie, le vrai péché contre la vie, le vrai péché contre le Saint-Esprit de la Vie. » (EH/Pourquoi j'écris de si bons livres § 5.)

42 « L'impératif "devenez durs !", la certitude fondamentale *que tous les créateurs sont durs*, voilà le véritable signe distinctif d'une nature dionysienne. » (EH/ Pourquoi j'écris de si bons livres, *Ainsi parlait Zarathoustra* § 8.)

43 EH/Pourquoi j'écris de si bons livres, *Aurore* § 2.

44 « Depuis longtemps j'avais lu Goethe et Schopenhauer (…). Oui, je les avais lus tous deux, et quelques autres aussi. Mais une insurmontable répulsion me retenait toujours d'aborder Nietzsche, une de leurs plus grandes gloires, ce Nietzsche dont ils sont si fiers ; » (« Mon hommage à "leurs" intellectuels. » art. cit.)

45 « une tristesse maladive et tourmentée, volontairement inguérissable, domine son œuvre, résultat d'un déséquilibre neurasthénique ; » (Keith G. Millward, *L'œuvre de Pierre Loti et l'esprit "fin de siècle"*, Paris, Nizet, 1955, p. 322.)

46 FP XIV 17[8]

47 « Maupassant portait en lui cette vision découragée (…). La plupart des contemporains de Maupassant ont subi l'influence du philosophe allemand, même Zola (…). Maupassant adhère parce qu'il n'y a rien chez Schopenhauer qu'il n'ait trouvé très tôt dans ses investigations personnelles et il est reconnaissant à l'auteur du *Monde comme Volonté et comme Représentation* et des *Aphorismes sur la sagesse dans la vie* d'avoir exprimé tout ce qui était en lui, encore informulé. » (Pierre Cogny, *Maupassant, l'homme sans dieu*, Bruxelles, La renaissance du livre, 1968, p. 27-28.)

Que Nietzsche l'ait placé si haut dans son éloge des romanciers parisiens n'oblige-t-il pas, alors, à revenir sur la stratégie employée par ce décadent *de la forte race* pour échapper au pessimisme ? Suivons-le donc quelques instants, au moment où Georges Duroy dans *Bel-Ami* s'apprête à prendre congé du vieux poète Norbert de Varenne, à l'issue d'une soirée mondaine. Toute l'habileté du romancier aura consisté à mettre une part de lui-même en chacun des personnages, à acquiescer au discours nihiliste tenu par le plus âgé, mais à imiter le plus jeune dans son échappatoire de séducteur :

> La vie est une côte. Tant qu'on monte, on regarde le sommet, et on se sent heureux ; mais, lorsqu'on arrive en haut, on aperçoit tout d'un coup la descente, et la fin, qui est la mort. Ça va lentement quand on monte, mais ça va vite quand on descend. A votre âge, on est joyeux. On espère tant de choses, qui n'arrivent jamais, d'ailleurs. Au mien, on n'attend plus rien... que la mort. (…) Il arrive un jour, voyez-vous, et il arrive de bonne heure pour beaucoup, où c'est fini de rire, comme on dit, parce derrière tout ce qu'on regarde c'est la mort qu'on aperçoit. (…) Et jamais un être ne revient, jamais… (…) À quoi se rattacher ? Vers qui jeter des cris de détresse ? À quoi pouvons-nous croire ? Toutes les religions sont stupides, avec leur morale puérile et leurs promesses égoïstes, monstrueusement bêtes. La mort seule est certaine. (…) Oubliez tout ce rabâchage de vieux, jeune-homme, et vivez selon votre âge ; adieu ![48]

On sait à quel point Maupassant a suivi le conseil et vécu en conformité avec les principes de *logique* du Loti d'*Aziyadé*[49] ! Une telle conception du *néant de l'existence* reproduisant fidèlement sa pensée, ainsi qu'en témoignent les extraits suivants de sa chronique *Causerie triste* :

> A vingt ans, on est heureux, parce que la force, l'ardeur du sang, l'espoir indécis d'événements délicieux qui semblent si proches et qu'on n'atteint jamais, suffisent à faire s'épanouir l'âme, toute vibrante de la seule joie de vivre.
> Mais plus tard, lorsqu'on voit, lorsqu'on comprend, lorsqu'on sait ! Lorsque les cheveux blancs apparaissent et qu'on perd chaque jour, dès la trentaine, un peu de sa vigueur, un peu de sa confiance, un peu de sa santé, comment garder sa foi dans un bonheur possible ? (…)
> Qu'attendons-nous ainsi sans cesse, autre que cette mort accourant vers nous ? Quel songe nous berce ainsi, nous trompe ainsi ? Car l'humanité tout entière espère toujours quelque chose de bon et d'indéterminé ! (…)
> Quelles que soient nos attentes, elles nous trompent toujours. Seule, la mort est certaine ! Je crois à la mort fatale et toute puissante ! (…)
> Qu'est-ce donc qui soutient l'homme ? Qui le fait aimer la vie, rire, s'amuser, être heureux ? L'illusion. (…) Sans elle que serions-nous ? Que deviendrions-nous ? Elle s'appelle l'espoir éternel, l'éternelle gaieté, l'éternelle attente ; elle s'appelle Poésie, elle s'appelle Foi, elle s'appelle Dieu ! (…)
> Quelques-uns la perdent, cette illusion, la grande menteuse. Et soudain ils voient la vie, la vie vraie, décolorée, déshabillée. Ce sont ceux-là qui se tuent, qui se jettent du haut des ponts dans les rivières, (…) qui s'enfoncent dans la bouche un canon de revolver. [50]

Lorsqu'on est animé de tels sentiments, comment échapper à l'alternative de la croix ou du revolver jugée incontournable par Huysmans dans la préface rajoutée en 1903 à son roman *A rebours* dont Maupassant avait rendu compte en termes élogieux lors de sa parution en 1884[51] ? La *force* de Loti comme de Maupassant, dont on peut supposer que c'est elle qui a séduit Nietzsche, est d'avoir repoussé ces solutions extrêmes, tandis que Huysmans, cédant au *pessimisme de la faiblesse* en 1892, s'était converti à la suite d'un cheminement dans lequel "la Grâce" était escortée par... l'intérêt bien compris, ce que révèle innocemment un passage d'*En route* :

> J'ai compris que le pessimisme était tout au plus bon à réconforter les gens qui n'avaient pas un réel besoin d'être consolés ; j'ai compris que ses théories, alléchantes quand on est jeune et riche et bien portant, deviennent singulièrement débiles et lamentablement fausses, quand l'âge s'avance, quand les infirmités s'annoncent, quand tout s'écroule ! Je suis allé à l'hôpital des âmes, à l'Église. On vous y reçoit au moins, on vous y couche, on vous y soigne ; on ne se borne pas à vous dire, en vous tournant le dos, ainsi que dans la clinique du Pessimisme, le nom du mal dont on souffre ![52]

---

48 Maupassant, *Bel-Ami,* 1ère partie, chap. VI.

49 Que l'on retrouve inchangée dans *Le mariage de Loti* : « A corps perdu je me suis jeté dans une vie de plaisir ; c'est là, il me semble, la seule façon logique de prendre une existence que je n'avais pas demandée, – et dont le but et la fin sont pour moi des problèmes insolubles. » (ML IV. chap VIII.)

50 Maupassant,« Causerie triste », *Le Gaulois,* 25 février 1884.

51 Maupassant, « Par-delà », *Gil Blas,* 10 juin 1884.

52 J.-K. Huysmans, *En route,* 1ère partie, chap. II.

Loti également, à la Trappe de Bricquebec en octobre 1878 et février 1879, avait fait l'expérience de cet accueil chaleureux, mais sans que la cordialité de la réception suffise à assurer sa guérison, ni surtout... à le convaincre de l'existence de Dieu :

> Une après-midi d'hiver, je suis venu demander l'hospitalité dans cet étrange asile. – Il y avait un rayon de soleil sur les bois, sur la campagne, sur le vieux monastère ; la nature souriait tristement, c'était silencieux et paisible… J'ai reçu là un accueil fraternel de la part de ces hommes singuliers qui prétendent ne plus souffrir…(…) Il y a là des gens absolument charmants, – qui ont assez souffert pour me comprendre, qui m'ont accueilli avec une bienveillance et une cordialité touchantes ; – mais je vois trop clairement l'inanité de leurs moyens, – même pour endormir un instant la douleur… Et puis c'est trop sombre aussi, même en passant, pour moi qui n'ai pas les croyances qui les soutiennent à peine… Tout le jour, toute la nuit, des chants funèbres, à faire frémir ; des figures de l'autre monde ; de vraies processions de revenants… On n'a même pas le sommeil, qui est partout la consolation des malheureux… (…)
> Cependant je suis parti en promettant au père supérieur de revenir. Ce père supérieur est un très jeune homme, qui a rang d'évêque dans la hiérarchie catholique et avec lequel je sympathise extrêmement.[53]

Pour autant que la conviction athée lui fut éternellement douloureuse Loti ne saurait cependant être confondu avec le véritable *pessimiste de la force* dont Nietzsche a esquissé le portrait dans *Ecce homo,* ses divers écrits des années 1886-1888, et quelques fragments posthumes contemporains de ceux-ci. Découvreur d'une conception *tragique* de l'existence se voulant *l'antithèse extrême et l'antipode d'une philosophie pessimiste,*[54] prétendant avoir fait *un bond formidable par-dessus le plat et triste bavardage qu'est la querelle entre l'optimisme et le pessimisme,*[55] héritée de Schopenhauer, le *disciple du philosophe Dionysos* s'était en effet inscrit en faux contre l'affirmation de Pascal selon laquelle *la connaissance de sa misère sans celle de Dieu fait le désespoir*[56], symptomatique à ses yeux d'une *idiosyncrasie de décadents* :

> L'homme *n'a plus* besoin désormais d'une « justification du mal », il a précisément horreur de « justifier » : il jouit du malheur *pur*, *cru*, il trouve le *malheur absurde* comme le plus intéressant. Si jadis il a eu besoin d'un dieu, maintenant c'est un désordre universel sans dieu qui le ravit, un monde du hasard dans lequel l'effroyable, l'équivoque, la séduction appartiennent à l'être… (…)
> L'homme est dorénavant assez fort pour se permettre d'avoir honte d'une *croyance en Dieu* ; – il peut de nouveau jouer l'*advocatus diaboli*. (…)
> Ce *pessimisme de la force* s'achève également dans une théodicée, c'est-à-dire par un assentiment absolu donné au monde (…)[57].
> La connaissance de la réalité, l'approbation de la réalité sont pour le fort une nécessité aussi grande que l'est pour le faible, sous l'inspiration de la faiblesse, la lâcheté et la *fuite* devant la réalité, – l'« idéal»...[58]

On chercherait en vain l'équivalent de tels propos sous la plume de Loti, toujours à l'affût d'un signe du ciel qui n'est jamais venu, et beaucoup plus proche de Pascal que de Nietzsche face au silence effrayant de l'espace infini… Dans quelle mesure, d'ailleurs, l'auteur du Zarathoustra fut réellement aussi *dionysien*, aussi *affirmatif* y compris *dans la souffrance* qu'il l'a prétendu est une hypothèse qui pourrait sembler blasphématoire si l'on avait affaire à un nouveau fondateur de religion, ce qu'il a expressément démenti. Reste qu'elle vient à l'esprit et que Loti, peu sensible à la poésie, a pu se poser la question. On connaît la remarque ironique de Cosima Wagner mise en présence d'admirateurs du philosophe lui rappelant *le rire* de Zarathoustra :

> Dieu : Nietzsche ! Si vous l'aviez connu ! Il ne riait jamais et semblait toujours surpris de notre humour. De plus, si myope qu'il en était presque infirme, ce malheureux oiseau de nuit se cognait à tous les angles ! Le voir présenter comme un prédicateur du rire me laisse quelque peu perplexe ![59]

53 JI 2 p. 37 & 40.
54 EH/Pourquoi j'écris de si bons livres, *L'origine de la tragédie* § 3.
55 *Ibidem* § 2.
56 Pascal, *Pensées*, n° 75.
57 FP XIII 10[21]
58 EH/Pourquoi j'écris de si bons livres, *L'origine de la tragédie* § 2.
59 Martin Gregor-Dellin, *Richard Wagner*, Fayard, 1981, p. 618.

Qu'on l'estime sincère ou factice[60], le rire que Nietzsche prête à son Zarathoustra devenu gardien de tombeaux au chapitre *Le devin*[61] est en tout cas bien différent de celui qui apparaît également en songe à Loti tout à la fin de son idylle polynésienne. Le rapprochement des deux visions auquel invite l'analogie des atmosphères particulièrement macabres fait également ressortir tout ce qui les distingue : à l'euphorie du disciple se risquant à une interprétation non oppressante du rêve de Zarathoustra s'oppose la sinistre découverte par Loti de sa jeune maîtresse Rarahu lui « faisant signe » depuis un royaume des morts décrit en des termes semblant calqués sur ceux choisis par Nietzsche ! Au vent violent précédant l'éclatement du cercueil et la sortie des *milliers d'éclats de rire* dans *Le devin* répondant comme en écho le récit intitulé *Natuaea (Vision confuse de la nuit),* dernier chapitre du *Mariage de Loti* :

> Je m'approchai de ce fantôme endormi, je me penchai sur le visage mort… Rarahu se mit à rire…
> A ce rire de fantôme le soleil s'éteignit dans le ciel, et je me retrouvai dans l'obscurité.
> Alors un grand souffle terrible passa dans l'atmosphère, et je perçus confusément des choses horribles : les grands cocotiers se tordant sous l'effort de brises mystérieuses (…) – et au milieu d'eux, Rarahu étendue, son corps d'enfant enveloppé dans ses longs cheveux noirs, – Rarahu les yeux vides, et riant du rire éternel, du rire figé des Toupapahous.

Les *Toupapahous,* ces spectres de la religion maorie dont Rarahu épouvantée avait reconnu le rire dans un crâne très ancien découvert par Loti,[62] notons bien que ce n'est pas à eux que le romancier laisse le dernier mot, mais à une lettre adressée par la jeune fille depuis cet hypothétique "au-delà" discrédité par Zarathoustra :

> « O mon cher petit ami, ô ma fleur parfumée du soir ! Mon mal est grand dans mon cœur de ne plus te voir ! Ô mon étoile du matin, mes yeux se fondent dans les pleurs de ce que tu ne reviens plus !…
> Je te salue par le vrai Dieu, dans la foi chrétienne.
> Ta petite amie,
> Rarahu. »

Le *vrai* Dieu, la foi *chrétienne... L'immortalité accordée à Pierre et à Paul,* ce fantasme de *petites* gens, de *tchandala,* dont Nietzsche devait se gausser et s'alarmer dans son *Antéchrist*[63], il est manifeste qu'il fut aussi celui de Pierre… Loti. Là où le critique du christianisme s'obstinait à voir une *pitoyable flatterie de la vanité personnelle*[64], le "jeune marié" de Tahiti n'aura jamais discerné que la perspective du dialogue poursuivi avec ses morts préférés, ressuscités. Remarquant que Rarahu *lisait beaucoup dans sa Bible* et que *les promesses radieuses de l'Évangile lui causaient des extases*, il n'a rien fait pour l'arracher à cette emprise : « Dieu sait que, dans les limites de ma faible foi, je la dirigeais avec amour vers tout ce qui me semblait bon et honnête. Dieu sait que jamais un mot ni un doute de ma part ne venaient ébranler sa confiance naïve dans l'éternité et la rédemption. »[65] Quel rapport avec la

---

60 C'était également l'opinion d'Émilie Sirieyx de Villers (« Tous les éclats de rire de Zarathoustra sonnent faux (…). ») dans *La puissance de l'invisible. La faillite du surhomme*, Paris, Éditions Nilsson, 1920, p.154.

61 « En vérité, comme des milliers d'éclats de rire enfantins, Zarathoustra vient dans tous les sépulcres, se riant des veilleurs de nuit et des gardiens de tombeaux et de tous ceux qui font sonner des clefs sinistres. » (Z II Le devin.)

62 ML I. chap. L.

63 « Accorder l'immortalité à Pierre et à Paul fut jusqu'à présent l'attentat le plus énorme, le plus méchant contre l'humanité *noble*. » (Ant § 43)

64 *Ibidem*

65 ML II chap. XIV. Par là-même, Loti est tout à fait représentatif de ce *besoin métaphysique de l'homme* aboutissant au *dogme d'une existence quelconque, qui se continue après la mort* dont Schopenhauer s'était fait l'interprète : « Certes, les religions ont l'air de considérer leurs dieux comme la chose capitale, et elles la défendent avec beaucoup de zèle ; mais au fond, c'est parce qu'elles ont rattaché à cette existence leur dogme de l'immortalité, et qu'elles regardent celle-ci comme inséparable de celle-là ; c'est l'immortalité qui est proprement leur grande affaire. Qu'on la leur assure en effet, par un autre moyen, aussitôt ce beau zèle pour leurs dieux se refroidira ; il finirait par faire place à une entière indifférence, si on leur démontrait l'impossibilité absolue de l'immortalité. » (Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, Suppléments au Livre Premier, chap. XVII.)

conception nietzschéenne du corps, irrémédiablement voué à la décomposition une fois achevée sa vie terrestre et se satisfaisant au moins en apparence de cette condition ?

Ainsi verrons-nous encore dans *Mon frère Yves*, à l'occasion de l'immersion du matelot Barazère, le midship Pierre (comme Loti...) s'essayer à un *cours d'immortalité* devant un auditoire à la fois dubitatif et respectueux, à l'image de sa propre dualité : « j'essayais de leur démontrer ce soir-là que *les hommes ce n'était pas comme les bêtes*, de leur parler du mystérieux *après*… (…) Vieux raisonnements ressassés d'école que je leur développais et qui pouvaient impressionner encore leurs têtes jeunes. C'était peut-être très bête, ce cours d'immortalité ; mais cela ne leur faisait aucun mal, au contraire. »[66]

D'autant plus difficile est la transmission de la foi en "une autre vie après la mort" qu'on en est soi-même peu convaincu...

6) Alors, c'était ça la vie ?...

Le 12 mai 1890, après une halte devant la tombe d'Aziyadé, Loti notait dans son *Journal* :

> Mais la comédie épuisante de ma vie n'est pas encore finie ; mille choses m'appellent encore, partout, dans le monde des vivants, mille mirages ; j'ai le temps et j'ai la soif de jouir encore, en courant, de ce qui est à ma portée sur la terre, avant de rentrer dans le non-être éternel, comme une triste flamme éteinte… – Et je remonte à cheval, au galop dans l'air rafraîchi et vivifiant du soir...

Cette ombre portée sur la perspective du plaisir par anticipation de *l'épouvantable finale qu'est la mort* est symptomatique aussi bien de l'érotisme lotien que de celui de Maupassant notamment dont Brunetière avait relevé dès 1885, à propos de *Bel ami,* l'inaptitude à goûter le meilleur de l'existence au motif qu'elle n'est pas éternelle :

> quelques-uns de nos pessimistes s'arrangeraient assez bien de la vie si la vie ne se terminait à la fatale nécessité de mourir. (…) On peut dire maintenant tout ce que l'on voudra : que cette peur de la mort, assez nouvelle chez nous, a quelque-chose en soi de peu philosophique, mais surtout d'inélégant ; que si ce dégoût de la vie gagnait et venait à s'étendre, il pourrait engendrer de funestes conséquences ; quoi encore ? que le pessimisme n'est pas un système, qu'il manque également de « base scientifique » ou de « base métaphysique ». Il n'en est pas moins vrai que le problème est posé de nouveau dans le monde, et qu'on le résoudra d'ailleurs comme on pourra, mais qu'on ne le supprimera pas. (…) La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Et si oui, comment faut-il la vivre ? Oserons-nous dire qu'à nous-même qui ne sommes point pessimiste, ceux qui le savent si bien nous feraient plaisir de nous le dire plus clairement. [67]

L'étiologie faite par Nietzsche, on l'a vu, du malaise pessimiste comme expression d'une *décadence physiologique* prédisposant à des conclusions désabusées aussi bien quant à la valeur de l'existence que relativement au simple *vouloir-vivre* est en quelque sorte une fin de non recevoir adressée à la question ultime de Brunetière : *le fort* s'accommode de sa finitude et la certitude de sa disparition définitive ne l'effraie pas. Que tel n'ait pas été le cas, ni pour Loti, ni pour Maupassant, ainsi qu'il ressort clairement de leurs propos, est un point qui les éloigne indiscutablement de la *surhumanité* incarnée par Zarathoustra. Un psychanalyste d'obédience adlérienne verrait dans cette mauvaise question du *sens de la vie* une problématique d'*enfant gâté* et dans l'anxiété des deux écrivains français la preuve d'un manque de *sentiment social…,* tandis qu'un adepte de Camus soulignerait le défaitisme de ces "Sisyphe" incapables de remonter la pente avec le sourire[68]. Oui,

66 MFY chap.XCI.

67 Ferdinand Brunetière, « Le pessimisme dans le roman », *Revue des Deux Mondes*, 3ème période, tome 70, 1885.

68 Une situation vécue sur ce mode mythique ayant été confiée par Loti à son amie Oirda (Blanche Lee Childe) dans une lettre expédiée de Rochefort, le 1er janvier 1883 : « Voyez-vous, ma vie à moi s'épuise à remonter une sorte de rocher de Sisyphe qui, sans doute, dans un avenir prochain, m'écrasera. Quelquefois, quand je l'ai fait remonter bien haut, je m'endors dans une espèce de paix ; alors on me voit vivre comme tout le monde, et même assez gaiement. Je me réveille et le retrouve là, redescendu, tout près, tout près de ma tête ; et je suis si las de cette lutte que l'envie me prend de ne pas bouger et de le laisser tomber sur mon front pour en finir... »

reconnaissons-le, il nous est difficile d'*imaginer Loti heureux* comme on a parfois tenté de le faire[69]… Les moments de bonheur apparaissant toujours dans sa vie sur fond d'appréhension du néant à venir. La *fidélité à la terre,* ce point commun avec le Zarathoustra nietzschéen, se doublant indiscutablement d'une vision sépulcrale : impossible de ne pas envisager ce qui nous attend, tôt ou tard... Mais n'y voir qu'un attachement *malsain* de "fossoyeur", une complaisance sado-masochiste pour *le devenir-cadavre*[70] paraît un peu excessif.

Il est vrai que l'écrivain lui-même, lors du premier entretien accordé en 1914 à la jeune professeure Odette Valence, parut confirmer le diagnostic :

> – Avez-vous lu mes livres ?
> – Oui, Monsieur.
> – Je le regrette. Mes livres ne font pas de bien aux âmes. Ils sont extrêmement malsains. J'essaie, dans les derniers, de réparer ce que m'a fait écrire un mauvais vertige. C'est un fardeau pesant sur ma conscience. Je voudrais que les jeunes filles ne les lisent pas, ils détraquent... [71]

A quel titre ou chapitre Loti songeait-il plus particulièrement ?… Les tenants d'une morbidité de la prose lotienne exhibent *Profanation*[72] qu'il suffirait peut-être de lire comme simple expression de l'effroi ressenti face à l'évidence du *Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière,*[73] inévitable en ce genre de circonstances :

> Il s'agit de pauvres petits matelotes bretons, enfants d'une vingtaine d'années, noyés il y a quatre ans dans les brisants de la Bidassoa, et que l'on exhume aujourd'hui. Le cimetière où ils dormaient est devenu trop étroit, trop plein de morts ; il faut les réveiller et les déplacer. L'équipage de leur navire, que je commande en ce moment, vient d'acheter pour eux, à perpétuité, un terrain où pieusement on va les coucher tous ensemble. Et, comme leur famille est loin, c'est à moi que revient le soin de surveiller ce changement de demeure.

Fortement éprouvé par la "cérémonie" menée sans ménagements par un vieux fossoyeur, Loti avait conclu son récit par une remarque à laquelle on prêtera d'autant plus attention que s'y trahit un penchant pour l'Orient sur lequel nous reviendrons :

> Anxieusement je me demande si nous ne venons pas de commettre, dans un dessein pieux, la plus odieuse des profanations… Oh ! Laisser les corps en paix, là où ils sont couchés, ne pas rouvrir les tombes, ne pas porter la main sur les ossements !…
> Les Orientaux encombrent leurs villes de cimetières, plutôt que de violer une sépulture ; ils détournent un chemin plutôt que de déranger le plus humble des morts… Mais, comme nous sommes loin, nous, de leurs respects exquis !...

Loti ne se distingue-t-il pas surtout du commun des mortels par son exceptionnelle inaptitude à oublier *durablement* l'horizon de la condition humaine ?... A trente ans déjà, relatant sa découverte de fleurs séchées dans un vieux registre de comptes ayant appartenu à ses aïeules, il nous avait fait partager son émotion à la pensée que *les petites filles qui les avaient cueillies, après avoir été de bonnes grand-mères regrettées, n'étaient plus que de la poussière à présent.*[74] Au difficile consentement à l'impermanence s'ajoutant la dépréciation rétrospective du meilleur de l'existence : « Alors, vraiment, ce n'était que ça, le monde ? Ce n'était que ça, la vie ?... »[75] Une question étrangement proche de celle mise par Nietzsche dans la bouche de *l'homme le plus laid* au quatrième livre du *Zarathoustra* :

---

69 Marie-Paule de Saint-Léger, *Pierre Loti l'insaisissable,* Paris, L'Harmattan, 1996, p. 249 ; 292-294.
70 C'est la thèse d'Alain Buisine (*Pierre Loti. L'écrivain et son double,* Paris, Éditions Tallandier, 1998, p. 161-165) dans le prolongement de celle de Keith G. Millward, *op.cit.*, p. 9.
71 Odette Valence, *Mon ami Pierre Loti,* Paris, Flammarion, 1930, p. 29-30.
72 Repris du *Journal intime* de Loti en date du 18 mai 1892. Publié d'abord dans *La Revue des Deux Mondes* du 1er février 1894, puis repris dans le volume *Figures et choses qui passaient.*
73 Ancien Testament, *Genèse* 3-19.
74 FE, Paris, Calmann-Lévy, 19ème édition, p. 108.
75 AK chap. XIII.

«Était-ce *cela* la vie ? Au nom de Zarathoustra, allons ! encore une fois ! »[76] Imaginons alors Loti confronté à cette éventualité *du sablier de l'existence renversé à nouveau* et placé face à la perspective offerte par le *démon* du *Gai savoir* : « Cette vie telle que tu la vis maintenant et que tu l'as vécue, tu devras la vivre encore une fois et d'innombrables fois. »[77] Un *da capo* joyeusement lancé par le pèlerin d'Angkor ne contredirait-il pas la réserve qu'apporte le *ce n'était que ça* murmuré *à l'heure crépusculaire de la vie* ?... Le *Roman d'un enfant* rappelle à quel point cette vision désabusée fut précoce chez l'écrivain :

> Les belles soirées de mai !… (…) En moi-même, je conclus à ce mortel : « Ce n'est que ça ! » qui est devenu dans la suite une de mes plus ordinaires réflexions, et que j'aurais aussi bien pu prendre pour devise...[78]

Une même dévalorisation de la vie se retrouve dans le fragment autobiographique et bouquet final des *Fleurs d'ennui,* où Loti rappelle à son ami Jousselin ("Plumkett") le vieux mur de la *Limoise* sur lequel, enfant, il aimait *se percher à la chaleur brûlante des midis d'été pour regarder la campagne* et *rêver des forêts des tropiques…* Une fois le rêve accompli à dix-huit ans, de la hauteur des espérances à la découverte du réel, la chute fut semble-t-il brutale :

> Du fond de la vraie forêt du Brésil, je revis nettement ce mur, Plumkett, et je retrouvai, avec une tristesse poignante, ma vie et mes rêves envolés de petit enfant.
> Alors je commençai à comprendre qu'il n'y a rien dans ce que le monde nous offre de réel quand nous grandissons, rien en fait de nature, ni en fait d'amour, ni en fait de tout, – qui réponde aux conceptions vagues et charmantes, aux *intuitions* de l'enfance...[79]

7) Nietzsche le *Désenchanteur…*

> « J'ai toujours terriblement peur des désenchantements, de ceux que je cause aux autres, autant que de ceux que les autres me causent à moi. » (Loti à Alphonse Daudet, le 7 avril 1880)

La lecture de Nietzsche aurait-elle pu atténuer la tristesse dont Loti se disait accablé dès le réveil ? *Gai par tempérament et triste par réflexion*, la formule qu'on doit à Alice Barthou[80] résume bien le rôle délétère joué par la pensée dans l'existence de cet homme devenu "un intellectuel" presque à contrecœur, académicien en titre mais si peu en esprit. Gardons en mémoire la caractérisation qu'en a laissée Odette Valence, sept ans après la disparition de l'écrivain :

> Il haïssait les idées par instinct, le temps perdu à philosopher lui semblait volé à l'émotion et au rêve ; il se défiait aussi du pouvoir dissolvant de la pensée abstraite. Ce fait qu'elle sert plus à détruire qu'à édifier lui apparaissait dans toute sa traîtrise.
> Il aimait les illusions et lorsqu'il s'en construisait une belle dans la solitude, il craignait comme la mort les gens à prétentions intellectuelles qui risquaient de la lui dissiper.[81]

Le tardif hommage rendu par Loti aux intellectuels allemands et notamment à deux de leurs philosophes : Schopenhauer, *déjà lu* mais on n'en saura pas plus… et Nietzsche, en cours de "découverte", n'a sans doute aucunement modifié sa vision de *la philosophie* en général, tenue en piètre estime depuis l'année de préparation au baccalauréat :

> Ai-je besoin de dire que la philosophie, la pauvre philosophie humaine, telle surtout qu'on nous l'enseignait alors, ne m'intéressait pas ? J'en eus vite sondé la pitoyable inanité. Celle d'Auguste Comte, qui commençait d'entrer dans le programme scolaire, m'arrêta un moment toutefois ; elle me fit mal par son côté desséchant et porta un des premiers coups profonds à mon mysticisme chrétien.[82]

---

76 Z IV « Le chant d'ivresse » § 1.
77 GS § 341 « Le poids le plus lourd ».
78 RE chap. XXXVII.
79 FE, *op. cit.*, p. 175.
80 Citée par Nicolas Serban, *Pierre Loti. Sa vie et son œuvre*, Paris, Les Presses Françaises, 1924, p. 300.
81 Odette Valence, *op cit.*, p. 10.
82 PJ chap. XXI.

Nous ne sommes donc pas surpris de le voir regretter d'avoir joué au professeur d'incroyance, à Istanbul, lors de l'éclipse de lune du 27 février 1877 :

> Je n'avais point prévu cet événement, ayant depuis longtemps négligé de consulter le calendrier.
> Achmet m'explique combien c'est là un cas grave et sinistre : d'après la croyance turque, la lune est en ce moment aux prises avec un dragon qui la dévore. On peut la délivrer cependant, en intercédant auprès d'Allah, et en tirant à balle sur le monstre.
> On récite en effet, dans toutes les mosquées, des prières de circonstance, et la fusillade commence à Stamboul. De toutes les fenêtres, de tous les toits, on tire des coups de fusil à la lune, dans le but d'obtenir une heureuse solution de l'effrayant phénomène. (…)
> Les chiens hurlent à la lune d'une façon lamentable, qui complique encore la situation.
> D'un air mystique, Achmet et Aziyadé m'apprennent que ces chiens hurlent ainsi pour demander à Allah un certain pain mystérieux qui leur est dispensé dans certaines circonstances solennelles, - et que les hommes ne peuvent voir.
> L'éclipse continue sa marche, malgré la fusillade (…). J'essaye l'explication du phénomène au moyen d'une bougie, d'une orange et d'un miroir, vieux procédé d'école.
> J'épuise ma logique, et mes élèves ne comprennent pas ; devant cette hypothèse tout à fait inadmissible que la terre est ronde, Aziyadé s'assied avec dignité, et refuse absolument de me prendre au sérieux. Je me fait l'effet d'un pédagogue, image horrible ! Et je suis pris de fou rire ; je mange l'orange et j'abandonne ma démonstration…
> A quoi bon du reste cette sotte science, et pourquoi leur ôterais-je la superstition qui les rend plus charmants ?[83]

Préfiguration du passage de *Fantôme d'Orient* souvent cité : « Un charme dont je ne me déprendrai jamais m'a été jeté par l'islam, au temps où j'habitais la rive du Bosphore .»[84] La nature de l'islamophilie de Loti étant une question à laquelle lui-même a apporté une réponse, certes décevante pour les musulmans, mais dont le paradoxe fait aussi la richesse : « cet Islam vers lequel j'avais incliné jadis, pourrait , compris d'une certaine manière, devenir plus tard la forme religieuse extérieure, toute d'imagination et d'art, dans laquelle s'envelopperait mon incroyance. »[85] En somme, un islamisme athée… Si Loti, surmontant la répulsion qu'aurait pu lui inspirer le titre, avait eu la curiosité de parcourir *L'Antéchrist*, il aurait également découvert chez Nietzsche une surprenante islamophilie. A ce stade de leur rapprochement ou de leur confrontation, un détour par le dernier roman de l'écrivain s'impose, d'autant que c'est le seul de ses écrits où apparaît le nom de Nietzsche !

Sans avoir jamais connu la véritable identité de la principale inspiratrice de ce *livre*[86] *en faveur de la musulmane du XXème siècle*[87] désireuse de se soustraire à l'oppression du harem,[88] Loti devenu l'avocat de féministes turques, mais ayant bien précisé par héros interposé (André Lhéry) qu'on lui avait *un peu forcé la main,*[89] nous a laissé *un livre fabriqué et non senti*[90] dont le titre finalement retenu (*Les Désenchantées*[91]) masque un contenu ambigu, parfois bien éloigné de la défense promise et a priori assurée... Ce que la causerie sur « La femme turque » donnée par le romancier en son propre nom cette fois, à Paris en mars 1914, soit dix ans après la première rencontre avec les trois fantômes noirs de Constantinople, devait rendre encore plus manifeste. En se présentant à l'auditoire comme *tout ce qu'il y a de plus réactionnaire et même aux trois-quarts bédouin*[92] sans pour autant désavouer son engagement passé en faveur des émancipées, le conférencier n'était pas très éloigné de certaines positions du Nietzsche de *Par-delà bien et mal.* En particulier du § 239 où le dépit du philosophe

83 Az III. chap. XXVI.
84 FO chap. I.
85 JL chap. XXII.
86 La journaliste française Marie Léra (dite Marc Hélys) ayant révélé *l'envers* du roman peu après la mort de Loti dans *Le secret des « Désenchantées » par celle qui fut Djénane,* Paris, Perrin et Cie, 1924.
87 Dch chap. XIV.
88 *Les Étouffées* ayant d'ailleurs été l'un des titres envisagés par une des trois révoltées, au chapitre XIV.
89 Dch chap. XIV.
90 Raymonde Lefèvre, *Les Désenchantées de Pierre Loti,* Paris, S.F.E.L.T., 1939, p. 24.
91 Marie Léra reconnaissant dans *Le secret des Désenchantées* (p. 189 bas) qu'il était finalement le meilleur, tout en n'étant pas celui qu'elle aurait choisi...
92 Vert « La femme turque ».

constatant que *parmi les ânes savants du sexe masculin, il ne manque pas de stupides partisans du féminisme* culmine avec cette question au cœur du roman de Loti : « Le *désenchantement*[93] de la femme est-il en marche ? » Un extrait du paragraphe précédent achevant de nous convaincre de la parenté des sensibilités puisqu'on y voit Nietzsche, après avoir dénoncé la *platitude intellectuelle* des penseurs appuyant la femme dans sa revendication d'égalité, tenir un propos que l'on pourrait bien autant considérer *aux trois-quarts bédouin* que celui de Loti :

> Un homme profond, en revanche, profond d'esprit autant que de désirs, doué par surcroît de cette bienveillance profonde capable d'une sévérité et d'une dureté qui se confondent facilement avec elle, un tel homme ne peut penser à la femme qu'à la manière d'un *Oriental* : il *doit* voir dans la femme une propriété, un bien qu'il convient d'enfermer, un être prédestiné à la sujétion et qui s'accomplit à travers elle ; il doit se rallier en cette matière à l'incomparable sagesse de l'Asie, à la supériorité de l'instinct asiatique.[94]

Un *instinct* en voie de disparition à Istanbul qui *piteusement s'occidentalise* observe Loti :

> Maintenant il faut faire une complaisante et continuelle sélection de ce qu'on y regarde, des coins que l'on y fréquente ; sur la hauteur, les mosquées tiennent encore, mais tous les bas quartiers sont déjà contaminés par le "progrès", qui arrive grand train avec sa misère, son alcool, sa désespérance et ses explosifs. Le mauvais souffle d'Occident a passé aussi sur la ville des Khalifes ; la voici "désenchantée" dans le même sens que le seront bientôt toutes les femmes de ses harems...[95]

Ce qu'il convient d'entendre par *désenchantées* dans le cas des femmes ayant été précisé à l'occasion d'un entretien portant sur le choix du titre pour le livre à venir et les raisons de ce choix :

> Voici comment je l'entendais. Rappelez-vous les belles légendes du vieux temps, la Walkyrie qui dormait dans son burg souterrain ; la princesse-au-bois-dormant, qui dormait dans son château au milieu de la forêt. Mais, hélas ! On brisa l'enchantement et elles s'éveillèrent. Eh bien ! vous, les musulmanes, vous dormiez depuis des siècles d'un si tranquille sommeil, gardées par les traditions et les dogmes !… Mais soudain le mauvais enchanteur, qui est le souffle d'Occident, a passé sur vous et rompu le charme, et toutes en même temps vous vous éveillez ; vous vous éveillez au mal de vivre, à la souffrance de savoir...[96]

Dès la première partie du roman, Loti avait nommé quelques propagateurs de ce souffle : « elles étaient comme la plupart des musulmanes de leur génération et de leur monde, touchées et flétries par le souffle de Darwin, de Schopenhauer et de tant d'autres. »[97] Que Nietzsche ne figure pas parmi eux ne saurait nous étonner au vu des textes précédemment cités ! Pourtant, dès le second chapitre, il avait été associé à la "bande de malfaiteurs"…, la chambre *très moderne* de *la jeune fille* représentative de la rébellion étant ainsi décrite :

> quelques livres traînaient parmi de frêles bibelots de Saxe : le dernier de la comtesse de Noailles, voisinant avec des poésies de Baudelaire et de Verlaine, la philosophie de Kant et celle de Nietzsche… Sans doute, une mère n'était point dans cette maison pour veiller aux lectures, modérer le surchauffage de ce jeune cerveau.[98]

---

93 A noter que dans le texte allemand est également souligné par une mise en italique le *désenchantement* : « Und die *Entzauberung* des Weibes ist im Werke ? » S'il est vrai que dans la traduction d'Henri Albert dont disposait le public français à l'époque de Loti, le mot *désenchantement* est absent (« Est-on en train de *rompre le charme* de la femme ? » y lit-on) l'insistance maintenue par le même procédé typographique sur la *rupture du charme* invite au rapprochement des problématiques de Loti et de Nietzsche.

94 PBM § 238.

95 Dch chap. L.

96 *Ibidem,* chap. XIV.

97 *Ibidem,* chap. III.

98 *Ibidem,* chap. II.

On découvre ainsi que Nietzsche figure en bonne place parmi les fauteurs du dérèglement de la pensée qu'une autodidaxie non contrôlée a fini par entraîner.[99] Comment l'expliquer ? Alors que les textes de *Par-delà bien et mal* illustrent à quel point il anticipait sur les réticences de Loti ! En déplorant qu'*ici et là on prétend même muer les femmes en libres penseurs et en hommes de lettres : comme si, pour un homme profond et impie, une femme sans religion n'était pas un être foncièrement antipathique et ridicule,*[100] le philosophe athée ne s'était-il pas montré à l'unisson du romancier "islamiste" ? Probablement Loti ignorait-t-il tout simplement ces thèses de Nietzsche. On sait qu'il ne s'était pas encore résolu à lire le philosophe à l'époque du roman de 1906... Mais quand bien-même il les aurait connues auraient-elles suffi à lui faire oublier ce qu'il avait au moins appris par ouï-dire,[101] à savoir que le *Zarathoustra* de Nietzsche, contrairement à celui de l'Histoire, était d'abord le héraut de *la mort de Dieu*… C'est un point qui ressort avec une particulière netteté d'une plainte que Loti met dans la bouche de la grand-mère des révoltées :

> Ce qui est bien triste à voir pour ma vieillesse, c'est que vous soyez devenues pires que si vous vous étiez converties au christianisme, car, en somme, Dieu aime tous ceux qui ont une religion. Mais vous, vous êtes ces vraies *infidèles* dont le Prophète avait si sagement prédit que les temps viendraient. [102]

Toute la difficulté pour Loti fut de prendre son parti d'une évolution à laquelle sa causerie sur *la femme turque* devait montrer à quel point il ne faisait pour l'essentiel que s'y résigner, *le bon goût* des insurgées, selon lui, les incitant à *ne pas désirer quitter le voile.*[103] Alors que dans le roman, au contraire, *la prise de voile* était le symbole et la manifestation d'une oppression insupportable ![104] La tension entre les exigences des insoumises et celles de sa mentalité d'*Oriental très vieux jeu*[105] demeurant perceptible au passage où André Lhéry, après avoir rappelé aux inspiratrices de son livre futur, *leur* livre, que parmi ceux qu'elles appellent leurs oppresseurs il a des amis qui lui sont très chers, finit par s'emporter :

> Prenez garde, si j'allais plaider votre cause à rebours, moi qui suis un homme du passé… J'en serais bien capable, allez ! Guerre aux institutrices, aux professeurs transcendants, à tous ces livres qui élargissent le champ de l'angoisse humaine. Retour à la paix heureuse des aïeules.[106]

L'allusion à Kant, visé par la déclaration de *guerre aux professeurs transcendants* et déjà déprécié par le premier coup d'œil jeté dans la chambre de Djénane, trahissant une méfiance ancienne pour une philosophie probablement aussi survolée que celle de Nietzsche... Qui se sera chargé d'exposer à Loti les grandes lignes de la *Critique de la raison pure* ?[107]

---

99 Quelques pages plus loin, à propos de *ces petites Turques plus cultivées que ne le sont chez nous la moyenne des jeunes filles du même monde, à cause de la séquestration sans doute et des longues soirées solitaires*, il est ajouté qu'*elles dévoraient les classiques anciens et les grands détraqués modernes.* (Dch chap. II.)

100 PBM § 239.

101 J*e ne lis guère vous savez...* rappelait encore Loti à Odette Valence en 1914 (*Mon ami Pierre Loti, op. cit.,* p. 64.)

102 Dch chap. III.

103 « Pour finir, je suis bien obligé, malgré mon dédain pour le *progrès*, de reconnaître, avec tout le monde, que c'est un mal incurable, et que la marche en arrière n'est plus possible. Alors, puisque la situation des femmes en Turquie est devenue presque un supplice avec l'éducation nouvelle, je me rallie par force à ceux de mes amis turcs qui sont d'avis de briser mille choses du grand passé. »

104 « C'était toute sa vie de jeune fille, c'était son journal intime commencé le jour de ses treize ans, le jour funèbre où elle avait *pris le tchartchaf* (pour employer une locution de là-bas), c'est-à-dire le jour où il avait fallu pour jamais cacher son visage au monde, se cloîtrer, devenir l'un des innombrables fantômes noirs de Constantinople. » (Dch chap. III.)

105 Ainsi qu'il s'était lui-même défini à l'occasion d'un bref séjour à New York en 1912, relaté ensuite dans *Quelques aspects du vertige mondial* sous le titre de « New-York. Entrevu par un Oriental très vieux jeu. »

106 Dch chap. XIII.

107 Sur la stratégie à laquelle il avait recours pour combler ses lacunes, le texte d'hommage *A la mémoire de Madame Lee Childe* qui introduit aux *Propos d'exil* est éclairant : « lisant tout ce qui se publiait de remarquable en Europe, elle vivait dans le courant intellectuel le plus élevé (…). Connaissant mon éloignement inné pour les choses imprimées, elle prenait soin de me souligner des passages, de me corner des feuillets qu'il fallait lire quand même, et alors, avec son aide, j'avais deviné en un moment tout le contenu d'un gros effrayant livre. »

La présentation qui en est faite par Plumkett dans cet étrange recueil encore plus gauchement composé qu'*Aziyadé* que sont les *Fleurs d'ennui* prouve que l'essentiel en avait été jadis entrevu. L'inaccessible *chose en soi* kantienne devenue *l'Inconcevable, l'Incompréhensible, l'Inconnaissable,* autorisant une échappée vers *quelque chose qui peut-être est Dieu*[108]…Hypothèse à laquelle le "professeur transcendant" s'était révélé incapable de rallier son élève perplexe, comme le prouve leur dialogue :

> – Les religions viennent de ce sentiment de l'inconnaissable. Elles en sont des interprétations grossières ou naïves ; elles sont des périodes de l'évolution de l'esprit humain. Nos esprits à nous, êtres perfectionnés, vont plus loin qu'elles ; ils ne peuvent s'accommoder de leur dieux. Mais, en nous approchant, plus que ne l'ont fait les religions du passé, des limites de la conception humaine, nous voyons aussi plus clairement ces limites qui se dressent devant nous, infranchissables, mystérieuses, – et derrière lesquelles il doit y avoir Dieu. Le Dieu vrai est plus haut et plus loin que le disent les chrétiens ; sachons pourtant qu'il ne peut se faire qu'il n'y en ait un, et faisons comme les chrétiens : *Adorons-le*.
> Puissent ces conclusions servir à l'apaisement de vos incertitudes et de vos douleurs. Élevez-vous au-dessus des choses vulgaires et reposez-vous au sein de ces belles contemplations. Vous y découvrirez un charme consolant qui vous fera peut-être un jour aimer la vie...[109]
> (...)
> – Tout à l'heure, vous me disiez donc, Plumkett, que la plus haute philosophie peut être résumée et mise à la portée de tous par les deux énonciations suivantes : « Nous ne comprenons rien à rien ; nous ne savons rien de rien. »
> Très exact, cher maître, seulement nous connaissons cela depuis longtemps. – Et tout ce que vous pourrez mettre à ces deux vérités de belles robes, de faux nez ou de fausses barbes, pour leur donner un *charme consolant*, ne sera jamais que du clinquant et du postiche.[110]

8) Es-tu du Christ ou de Mahomet ?

Perdu dans les eaux glacées de la philosophie, Loti, ce simple conscient de ne pas l'être assez,[111] s'est cramponné à la simplicité comme à une bouée de sauvetage. En témoigne son recours sans transition, après la répartie à Plumkett, à des souvenirs d'enfance sur l'île d'Oléron où de petits temples campagnards tout simples lui avaient fait éprouver ses *impressions religieuses les plus vives*[112] :

> Je me souviens aussi d'une certaine image peinte qui, dans mes premières années, avait à mes yeux une vie incomparable, et que je préférais aux plus belles enluminures dorées des plus beaux livres. Elle représentait le Christ, assis sur une pierre, attirant à lui des petits enfants hébreux qui étaient pieds nus. Il y avait, écrit dessous, ce passage de l'Évangile : « Laissez venir à moi les petits enfants. » (…) Plus tard, quand j'ai vu par mes yeux l'Orient biblique, (…) j'ai vu vivre le pays de mon image d'enfant… Seulement la foi n'y était plus, et c'était alors l'Islam qui momentanément hantait mon imagination...
> Qu'elle était jolie, Plumkett, cette image représentant Jésus et les petits enfants d'Israël ! Et quel rayonnement avaient jadis ces noms presque divins : Bethléem, Gethsémané et Golgotha !…
> Quand j'ai commencé à grandir, il m'a été vite gâté et obscurci, ce Christ, par les prédicants au ton pleurard, par les livres absurdes, par toute la séquelle blafarde qui se traîne derrière sa personnalité lumineuse, – et j'ai haussé les épaules. – Ce n'est que longtemps après, devenu homme, que j'ai su le dégager de ce fatras et de ces petites gens, pour le retrouver beau et pur, et rendre encore à ce Dieu brisé un hommage d'admiration..
> Sous une forme plus païenne, plus ténébreuse, j'ai retrouvé le Christ encore, à une autre époque de ma vie, dans les églises de granit des campagnes bretonnes. – Oh ! ces vieilles petites chapelles, isolées et mystérieuses, dans les bois de hêtres, et ces calvaires au coin des chemins, que nous rencontrions le soir, dans nos promenades d'été avec mon frère Yves… Est-ce que tout cela est vide et n'est rien ?... [113]

L'ultime argument asséné à Plumkett ne devait pas déroger à cette puérile "logique" :

---

108 FE *op. cit.,* p. 110.
109 *Ibidem* p. 111.
110 *Ibidem* p. 112-113.
111 « car on ne redevient pas simple, hélas ! » (JL chap. XXIII.)
112 FE *op. cit.,* p. 114.
113 FE *op. cit.,* p. 115-116.

> je les ai vus, les philosophes comme vous, aux prises avec l'angoisse finale, tordant leurs mains dans des agonies horribles ; – et d'autres, de pauvres matelots, – les simples ceux-ci, – s'en aller dans le néant, tranquilles, en tendant les bras au Christ, avec une prière enfantine, avec un sourire inexprimable en face de la *Reine des épouvantements*.
>
> C'est vrai, je vous l'accorde, tout cela nous fait pitié, à nous ; – mais ne m'offrez rien pour mettre à la place, – et laissez-moi tranquille avec votre philosophie qui m'ennuie...[114]

Rien à la place du Christ ? La tentation du reniement, Loti l'avait pourtant connue… Pas au profit de "la philosophie" on s'en doute, mais d'une autre religion, cet Islam dont nous l'avons déjà vu faire l'éloge, en contradiction assumée avec son aveu d'incroyance. Posture inconfortable autorisant un bref rapprochement avec le Nietzsche de *L'Antéchrist,* aussi peu disposé à *la foi* musulmane mais également *charmé* par quelques aspects de *la culture islamique*, notamment « la merveilleuse civilisation maure d'Espagne, au fond plus proche de *nous*, parlant plus à nos sens et à notre goût que Rome et la Grèce (…). »[115] En décrétant qu'*on ne devrait même pas avoir à choisir entre l'islam et le christianisme, pas plus qu'entre un Arabe et un Juif*,[116] Nietzsche avait exposé l'alternative devant laquelle s'était trouvé placé le jeune Loti à Istanbul une décennie plus tôt, lorsque il lui avait été demandé par un rabbin, à la porte d'une synagogue où il espérait retrouver un vagabond israélite pris à son service puis brutalement congédié : « Es-tu du Christ ou de Mahomet ? » [117] Une question à laquelle, selon Nietzsche, *la réponse est donnée d'avance.*[118] Voyons celle de Loti :

> J'allais répondre : De Mahomet, car je portais le fez turc, et c'était ma fantaisie d'alors de jouer le musulman, surtout vis à vis des juifs. Mais il me sembla tout à coup que j'allais proférer quelque odieux parjure. Je n'osai pas, et je répondis : « Du Christ ! », confessant encore une fois ce nom d'une douceur étrange, qui n'est comparable à aucun des noms de la terre, et pour lequel, si j'avais eu la foi, je serais allé si joyeusement chercher la mort des missionnaires, aux avant-gardes du christianisme...[119]

Notons que l'acte d'allégeance au représentant de l'hérésie dans le judaïsme est le fait d'un mécréant : *si j'avais eu la foi…* En quoi la réponse de Loti coïncide bien avec la situation déplorée par la grand-mère des trois fantômes noirs évoquée plus haut. Nous n'avons pas affaire à un converti ! Un point commun avec Nietzsche, mais le statut conféré au *mensonge chrétien* et à la figure du Christ permet de saisir, on va le voir, ce qui les distingue et surtout ce qui les oppose…

Être de Mahomet ne fut jamais une perspective sérieusement envisagée par Loti malgré la séduction exercée sur lui par la culture islamique. Parmi les démarches envisagées par l'enseigne de vaisseau pour rester en Turquie après l'ordre de départ arrivé le 9 mars 1877 et reçu *comme un coup de foudre,* l'éventualité d'une conversion à l'islam avait été repoussée :

> J'avais remué ciel et terre pour éluder cet ordre et prolonger mon séjour à Stamboul ; j'avais frappé à toutes les portes, même à la porte de l'armée ottomane qui fut bien près de s'ouvrir pour moi.
>
> – Mon cher ami, avait dit le pacha, dans un anglais très pur, et avec cet air de courtoisie parfaite des Turcs de bonne naissance, mon cher ami, avez-vous aussi l'intention d'embrasser l'islamisme ?
>
> – Non, Excellence, dis-je ; il me serait indifférent de me faire naturaliser ottoman, de changer de nom et de patrie, mais officiellement, je resterai chrétien.

---

114 *Ibidem* p. 116-117.

115 Ant § 60.

116 *Ibidem*

117 FE *op. cit.,* p. 125. Ce dialogue est repris d'un passage du *Journal intime* (JI 1 p. 302) dans lequel ne figure pas *l'hésitation* précédant la *réponse* définitive. Mais la *question* est posée dans les mêmes termes. Une variante de ce débat intérieur du *giaour* Loti se retrouvera au début de la quatrième partie d'*Aziyadé,* au premier chapitre. Cf. *infra*.

118 « La réponse est donnée d'avance : ici, nul ne peut choisir librement. Soit on est un *tchandala,* soit on ne l'est *pas*. "Guerre à outrance avec Rome ! Paix et amitié avec l'Islam." C'est ce qu'a senti, c'est ce qu'a *fait* ce grand esprit fort, le seul génie parmi les empereurs allemands, Frédéric II. » (*Ibidem*)

119 FE *op. cit.,* p. 125.

– Bien, dit-il, j'aime mieux cela ; l'islamisme n'est pas indispensable, et nous n'aimons guère les renégats. (…) Voyez si vous voulez nous rester.[120]

On sait que Loti n'est pas resté… L'arrière plan irréligieux de cet épisode, donné un an plus tard par le jeune officier pauvre, allait encore confirmer la faiblesse de ses "convictions" musulmanes :

Voici ma situation : je suis parti de Turquie après avoir juré de revenir, et toutes les démarches que je fais pour exécuter ce serment n'aboutissent pas. (…) L'occasion est passée, et sans doute elle ne reviendra plus, je l'ai laissée s'enfuir au lieu de l'arrêter par les cheveux. Maintenant, ce sera du réchauffé ; les grands pachas, qui m'auraient poussé, ne se souviendront plus du jeune « giaour » qui les avait un instant intéressés. (…)
Ici, je m'ennuie d'une manière profonde et incurable ; en toute sincérité, je ne crois à rien. Ma vie est fort mal emmanchée et, par quelque bout que je la prenne, je me trouve en présence de difficultés insurmontables.
Rien ne m'amuse plus ; je ne vois guère ce que ce monde pourrait m'offrir de bien neuf ou de bien drôle.
Je sens amèrement surtout le malheur d'être sans aucune foi, et je paierais cher, maintenant, pour avoir celle de l'Islam.[121]

Ce que, à l'occasion du dernier narguilé fumé en compagnie d'Achmet à Stamboul, Loti avait aussi confessé : « Si quelqu'un pouvait me donner seulement la foi musulmane, comme j'irais, en pleurant de joie, embrasser le drapeau vert du prophète ! »[122]

9) Loti et Nietzsche face au mensonge chrétien.

Il aura toujours manqué à ce *athée désespéré de l'être*[123] la confiance dans ce qui contredit le témoignage des sens, une certaine disposition à croire que le monde apparent n'est pas le monde vrai..., que quelque part, ailleurs, "au-delà", nous est réservée la bonne surprise de retrouvailles avec les êtres aimés disparus : un *céleste revoir*.[124]

« Ce n'est pas le doute, c'est la *certitude* qui rend fou. Mais pour sentir ainsi, il faut être profond, il faut être philosophe, il faut avoir un abîme en soi… »[125] Ces mots de Nietzsche écrits à propos de Shakespeare, Loti les a eus sous les yeux en 1918. Ils n'ont pu lui échapper. Pas davantage la caractérisation de l'auteur d'*Hamlet* : « combien un homme a dû souffrir pour avoir, à ce point, besoin de faire le pitre ! »[126] L'académicien vieillissant aurait pu se reconnaître à ce passage le remettant soudainement en présence de celui qu'il fut, le temps d'une représentation au cirque étrusque de Toulon en avril 1876. Le désarroi masqué par sa "conversion au corps" d'allure nietzschéenne étant à l'époque perceptible dans le compte-rendu de ses exhibitions adressé à Plumkett :

Cher ami,
J'aurais voulu pouvoir, moi aussi, me jeter aux pieds du Christ ; maintenant encore, je donnerais tout au monde pour posséder, seulement une heure, cette erreur admirable des croyants, et mourir aussitôt, dans leur paix délicieuse… Mais cela m'est refusé et voilà pourquoi je fais de la gymnastique. Le remède est très bon, je vous l'assure ; essayez un peu de l'employer. Je suis tout le jour au cirque, en compagnie de clowns et de belles

120 Az IV. chap. I.
121 A bord du Tonnerre. Lorient, 2 mars 1878 (in JOP p. 204-207.)
122 Az IV. chap. XXIV.
123 Le mot est de Claude Farrère dans son *Loti,* Paris, Flammarion, 1930, p. 201.
124 JL chap. I. La coexistence de la volonté de croire avec l'impuissance à croire demeurant perceptible jusque dans le message de réconfort adressé en 1917 par Loti à ses *frères inconnus* : « Ce que je voudrais leur dire, à mes frères inconnus, c'est que plus le vertige et le chancellement nous entourent et nous affolent, plus il faudrait s'efforcer d'établir au contraire dans nos âmes la paix et la stabilité. Ce conseil, oh ! tout le monde aurait su le donner, je suis le premier à le reconnaître ; mais personne, plus que moi jadis, n'a douté qu'il fût possible de le suivre. Cependant, je m'y rallie de plus en plus aujourd'hui ; plus que jamais, je crois que la paix intime peut à la rigueur se retrouver, non pas seulement par résignation détachée, mais aussi, qui sait, par espoir d'autre chose, pour ailleurs, pour plus tard... » (Vert « Vertige »)
125 EH/Pourquoi je suis si malin § 4.
126 *Ibidem*

demoiselles qui passent au travers de ronds de papier ; j'apprends à faire des facéties, à me tenir debout à cheval et à sauter dans des cerceaux...[127]

Du *pitre* de Toulon au *philosophe* de Turin, la distance n'était certes pas tant dans le mode d'expression choisi que dans le rapport à *la vérité* ultime. Dans le face à face avec *la certitude qui pourrait rendre fou* dont Nietzsche s'était voulu le dompteur :

Je ne voudrais pas être pris pour un saint, il me plairait davantage d'être pris pour un pantin… Peut-être suis-je un pantin… Et malgré cela – ou plutôt non, *pas* malgré cela, car, jusqu'à présent, il n'y a rien de plus menteur qu'un saint – malgré cela la vérité parle par ma bouche. – Mais ma vérité est *épouvantable*, car jusqu'à présent c'est le *mensonge* qui a été appelé vérité.[128]

La singularité de Loti est d'avoir continué à estimer le message religieux en tant que *mensonge*, en raison de *sa finalité*[129], ce que Nietzsche quant à lui était également disposé à admettre, mais pas en ce qui concerne le mensonge *chrétien* : « Ni Manou, ni Platon, ni Confucius, ni les Pères du judaïsme et du christianisme n'ont jamais douté de leur *droit* à mentir.[130] (…) Encore faut-il savoir à quelle *fin* l'on ment. Que le christianisme manque de fins "sacrées", c'est ce que j'ai, *moi*, à objecter à ses moyens. Que des fins *mauvaises* : la contamination, le dénigrement, la négation de la vie, le mépris du corps, l'abaissement et l'auto-avilissement de l'homme par l'idée de péché – *par conséquent* ses moyens aussi sont mauvais. »[131] Le *grand mensonge de l'immortalité personnelle*[132] à l'origine du succès du christianisme auprès des faibles et des ratés selon Nietzsche, Loti y demeura attaché malgré sa quasi-certitude qu'il s'agit bien, en effet, d'un mensonge :

L'idée chrétienne était restée longtemps flottante dans mon imagination alors même que je ne croyais plus ; elle avait un charme vague et consolant. Aujourd'hui, ce prestige est absolument tombé ; je ne connais rien de si vain, de si mensonger, de si inadmissible.[133]

Mais si Loti s'accordait avec Nietzsche pour nier la prétention du christianisme à incarner *la vérité*, à l'inverse de "l'Antéchrist", il en a toujours maintenu la dimension salvatrice, proche en cela du nietzschéen repenti Maxence Van der Meersch auquel *l'illusion qui vivifie* allait un jour sembler préférable *à la réalité dont on meurt*.[134] A quoi Nietzsche aurait objecté que seuls en meurent ceux qui ne peuvent la supporter, ce qui ne prouve donc que leur faiblesse :

Il faut être devenu indifférent, il faut ne jamais demander si la vérité sert à quelque chose, ou si elle peut vous être fatale… Il faut la prédilection des forts pour les questions dont personne aujourd'hui n'a le courage. [135] (…) Les *conséquences* de mon enseignement feront nécessairement de terribles ravages ; mais *innombrables sont ceux justement qui doivent en mourir , – nous faisons une expérience avec la vérité !* Peut-être fera-t-elle périr l'humanité ! Allons-y ! [136] (…) Le degré de vérité que *supporte* un esprit, la dose de vérité qu'un esprit peut *oser,* c'est ce qui m'a servi de plus en plus à donner la véritable mesure de la valeur.[137]

---

127 A bord de La Couronne. Toulon, 24 avril 1876 (in JOP p. 137-138.)

128 EH/Pourquoi je suis une fatalité § I.

129 Une thèse également soutenue par sa sœur dans Aziyadé : « Tu verras combien cette *erreur* est douce et délicieuse, précieuse et bienfaisante. Oh ! mensonge mille fois béni que celui qui me fait vivre et me fera mourir sans regrets, et sans frayeur ! » (Az III. chap. XI.)

130 CID *Ceux qui veulent « amender » l'humanité* § 5.

131 Ant § 56

132 Ant § 43

133 Az II. ch XXIV.

134 « Que vaut-il mieux ? L'illusion qui vivifie ou… la réalité dont on meurt ? » in *Le Journal,* 30 août 1936. Le rapport de Van der Meersch à Nietzsche, explicitement évoqué dans la Postface à *Car ils ne savent pas ce qu'ils font* est difficile à préciser, faute d'autres sources… Dans ce roman qui s'est voulu un adieu au *triste fantôme* de sa jeunesse, Van der Meersch a par ailleurs nommé Loti parmi les responsables du *scepticisme mélancolique* auquel il avait réussi à échapper grâce à sa... *conversion*.

135 Ant/Avant-propos.

136 FP X 25[305]

137 EH/Préface § 3.

En se proposant, dès 1876, d'aller à Jérusalem pour tenter d'y *ressaisir quelques bribes de foi*[138], projet qu'il devait mettre presque vingt ans à réaliser, Loti avait déjà, ipso facto, pris congé de Nietzsche. Le respectueux salut qu'ils ont échangé à distance ne saurait faire illusion sur la nature de leur "proximité". D'un côté, l'admirateur de Stendhal, « un *honnête* athée – une espèce rare en France et que l'on a de la peine à découvrir »,[139] se vantant d'ignorer ce qu'on entend par "difficultés religieuses", considérant l'athéisme comme *allant de soi*[140] et réfléchissant au lieu à fonder un jour « en souvenir d'un athée et d'un ennemi de l'église *comme il faut* » en la personne du grand empereur de Hohenstaufen, Frédéric II ![141] De l'autre, le disciple incroyant du Christ, athée *athéophobe* assistant à la messe de minuit de Fontarabie, préférant *la douce paix mensongère des églises chrétiennes*[142] à l'enseignement matérialiste constamment "affiné" par les progrès de la science :

> La science, il est depuis longtemps entendu, n'est-ce-pas, qu'elle n'explique et n'expliquera jamais rien du tout, si ce n'est les bagatelles du seuil ; plus elle marche, plus elle pénètre, et plus elle développe en avant de notre route les champs déjà démesurés de l'inconcevable, plus elle nous apporte l'effroi, le vertige et l'horreur.[143]

J'ai essayé d'être chrétien, je ne l'ai pas pu.[144] Dans cette obstination dont la permanence chez Loti est difficile à nier, dans cette volonté de concilier la reconnaissance de *l'erreur* avec *l'admiration* pour elle,[145] on ne voit pas ce que Nietzsche, s'il lui avait été donné d'en suivre les avatars, aurait bien pu admirer… "L'article de foi" commun aux deux et selon lequel le *saint* mensonge peut être un *sain* mensonge masquant une grande divergence dans l'appréciation de la "santé"… Pour Nietzsche, au *salutaire* mensonge hiérarchisant de Manou ou de Platon sur l'origine des castes, le christianisme a substitué le *malsain* mensonge de l'égalité des hommes, *une calamité qui s'est infiltrée jusque dans la politique*[146], contribuant à exalter la surestimation de soi de ceux qu'il aurait été sage, à l'inverse, de "rappeler à l'ordre" :

> Rien ne serait plus utile et plus digne d'être encouragé qu'un *nihilisme* conséquent *en action* (…). Mais ce qui est éminemment à condamner, c'est ce caractère équivoque et inconséquent d'une religion, telle que le *christianisme* : ou, plus précisément, de l'*Église*, qui au lieu d'encourager à la mort et à l'autodestruction protège tout ce qui est malade et malvenu, et le fait se reproduire. (…) On ne saurait condamner trop sévèrement le christianisme, parce qu'il a déprécié la *valeur* d'un tel grand nihilisme *purificateur* (tel qu'il était peut-être en marche), par l'idée de la personne privée immortelle : de même que par l'espoir de la résurrection : bref, toujours en empêchant l'*acte du nihilisme*, le suicide…[147]

A l'opposé de cette conception *surhumaine*, inhumaine…de la "santé publique", nous voyons Loti, dans une lettre exposant à sa sœur ses projets matrimoniaux, soucieux de maintenir pour les autres et notamment sa future épouse pas encore trouvée, une illusion qu'il ne partageait guère :

> Le bigotisme catholique ne m'effraierait même qu'à demi, et je le préférerais de beaucoup en tout cas à la libre pensée… Au sujet de mes enfants à venir tu t'informes avec grande sollicitude si je laisserais leur grand'mère leur inculquer la foi chrétienne – Il faut bien peu me connaître pour me faire pareille question, et avoir bien peu pris garde à ce que j'ai dit et répété sans cesse à qui a voulu l'entendre – Je ne connais rien de si délicieux que l'illusion chrétienne ; je n'ai jamais rien fait pour enlever à qui que ce soit une croyance quelconque, – fût-ce même la foi en Allah ou en Wichnou…

---

138 Az I. chap. X.
139 EH/Pourquoi je suis si malin § 3.
140 *Ibidem* § 1.
141 EH/Pourquoi j'écris de si bons livres, *Ainsi parlait Zarathoustra* § 4.
142 Inde III. chap. I.
143 Vert « Vertige ».
144 « Cette illusion sublime qui peut élever le courage de certains hommes, de certaines femmes, – nos mères par exemple, – jusqu'à l'héroïsme, cette illusion m'est refusée. » (*Loti à William Brown* in Az II. chap. X.)
145 « cette erreur *admirable* des croyants » disait la lettre à Plumkett du 24 avril 1876 (Cf *supra,* note 127.)
146 Ant § 43
147 FP XIV 14[9]

– Je t'ai souvent dit que je voudrais une petite femme simple et croyante – Cette accusation que tu te plais à porter contre moi de « toujours briser et corrompre » est fausse et injuste comme beaucoup d'autres – Ce serait, je t'assure un cliché à supprimer – Je n'ai jamais « étalé mon scepticisme », suivant ton expression, que devant quelques très rares personnes auxquelles je savais qu'il ne pouvait nuire, – jamais devant les simples et les humbles… (…) Mes amis, mes camarades, pourraient te dire sans doute qu'ils m'ont toujours vu soutenir la foi que je n'ai plus, attaquer avec amertume et ironie la libre pensée, le matérialisme, toutes les rengaines athées des démocrates du jour, – qui sont les choses du monde que j'ai le plus en horreur.[148]

10) Dionysos et Arif-Effendi[149] devant le Crucifié…

« M'a-t-on compris ? – *Dionysos en face du crucifié...* » Le dernier mot de Nietzsche dans *Ecce homo*. Celui qui aura peut-être le plus déçu Loti chez le *cher petit Allemand…* Comment ne pas voir en effet qu'il ne s'agit pas là d'un simple "face-à-face" mais d'une opposition ? Que c'est « Dionysos *contre* le Crucifié »[150] qu'il faut entendre. La curiosité a-t-elle poussé Loti à s'enquérir du portrait de Jésus laissé par le philosophe dans son *Antéchrist,* le seul de ses *si bons livres* à n'avoir pas été commenté par lui dans son autoglorification de Turin ?

Premier tome de la *Transmutation de toutes les valeurs* annoncée de manière elliptique dans la *Préface,* juste avant de préciser *pourquoi l'auteur était si sage…,* publié pour la première fois en Allemagne en 1895 et traduit en français par Henri Albert dès 1899, soit dix ans avant *Ecce homo*, *L'Antéchrist,* par son titre même, avait tout pour attirer l'attention ! Indépendamment de la connaissance que le Français "réconcilié" avec l'Allemand a pu avoir de sa philosophie et notamment de cet ultime texte polémique, la question de la personnalité *réelle*[151] du Crucifié, abordée de part et d'autre avec scepticisme quant à la fiabilité des textes sacrés, invite au rapprochement :

Je reconnais que je lis peu de livres avec autant de difficultés que les évangiles. (…) Que m'importent les inconséquences de la "tradition" ? Comment peut-on, en général, appeler "tradition" des légendes de saints ! Les histoires de saints sont la littérature la plus équivoque qu'il y ait : appliquer à elles la méthode scientifique, s'*il n'existe pas d'autres documents*, c'est là un procédé condamné de prime-abord – simple désœuvrement de savant…[152] (…)

Ce qui me regarde, moi, c'est le type psychologique du Sauveur. Celui-ci *pourrait* tenir dans les évangiles, malgré les évangiles, quoique mutilé et chargé de traits étrangers[153] ; (...)

Ce monde étrange et malade où nous introduisent les Évangiles, un monde comme pris d'un roman russe, où le rebut de la société, les maladies nerveuses, et l'imbécillité "enfantine" semblent s'être donné rendez-vous, ce monde doit de toute façon qu'avoir *grossi* le type.[154]

---

148 JI 2 p. 301- 302. Cette lettre sans date a été *faute de mieux* placée par les éditeurs à la fin de l'année 1880. Elle n'est pas sans faire songer à celle évoquée plus haut et dans laquelle il était question du *charme vague et consolant* de *l'idée chrétienne* abandonnée, sur fond de projet de mariage également abandonné : « J'avais désirer me marier, je te l'avais dit ; je t'avais confié le soin de chercher une jeune fille qui fût digne de notre toit familial et de notre vieille mère. Je te prie de n'y plus songer : je rendrais malheureuse la femme que j'épouserais, je préfère continuer une vie de plaisirs... » (*Loti à sa sœur* in Az II. chap. XXIV.)

149 Identité "turque" choisie par Loti dans *Aziyadé* : « Je m'appelle là-bas Arif-Effendi ; mon nom et ma position y sont inconnus. Les bons musulmans mes voisins n'ont aucune illusion sur ma nationalité ; mais cela leur est égal, et à moi aussi. » (Az II chap. XVIII) Le texte correspondant du *Journal* (JI 1 p.297) qui est identique à celui du roman montre simplement que c'est *Ali-Nyssim* qui avait été retenu. A chacun son masque : *Dionysos* pour Nietzsche...

150 Traduction aujourd'hui privilégiée et qui aurait été plus conforme au *gegen* du texte allemand : « Hat man mich verstanden ? – Dionysos gegen den Gekreuzigten... »

151 « – Le sort de l'Évangile se décida au moment de la mort, il était suspendu à la "croix"… Ce fut la mort, cette mort inattendue et ignominieuse, la croix qui généralement était réservée à la *canaille*, – cet épouvantable paradoxe seul amena les disciples devant le véritable problème : *"Qui était-ce ? qu'était cela ?"* – On ne comprend que trop bien le sentiment ému et offensé jusqu'au fond de l'être, l'appréhension qu'une pareille mort puisse être la réfutation de leur cause, le terrible point d'interrogation : "Pourquoi en est-il ainsi ? "– » (Ant § 40)

152 Ant § 28

153 Ant § 29

154 Ant § 31

Le récit fait par Loti de la première grande déception de son voyage en Terre Sainte, après la visite de la grotte de la Nativité à Bethléem, semble calqué sur cette réserve en présence de l'évocation néo-testamentaire du personnage : « la grande énigme de son enseignement et de sa mission nous demeure aussi impénétrable. Les Évangiles écrits presque un siècle après lui, tous radieux qu'ils soient, nous le défigurent sans doute étrangement. » [155]

Et ce n'est pas à Jérusalem que la lumière se fera :

> Ces prélats de Jérusalem, (…) semblent – du fait même qu'ils sont ici, dans ces vieilles églises et ces vieilles demeures poussiéreuses, observant des rites surannés – être redevenus des hommes du Moyen Age. On ne peut leur en vouloir, à eux-mêmes, de suivre des errements séculaires ; mais de quelle étrange façon les catholiques et les orthodoxes ont compris la grande leçon de simplicité que Jésus est venu donner au monde ! (…) Derrière ce Christ conventionnel, que l'on montre ici à tous, derrière ce Christ trop auréolé d'or et de pierreries, trop rapetissé pour avoir passé des siècles à travers tant de cerveaux humains, la vraie figure de Jésus s'efface maintenant à mes yeux plus que jamais ; il me semble qu'elle fuit davantage, qu'elle est plus inexistante.[156]

On ne s'attardera pas sur la question déjà largement traitée par les commentateurs de l'ampleur des emprunts faits par Nietzsche à *L'idiot* de Dostoïevski et à *Ma religion* de Tolstoï pour cerner au plus près, à son tour, la personnalité du Christ et en donner un portrait "ressemblant"… L'essentiel au point de vue ici adopté de la comparaison et de la confrontation des perceptions est que si Nietzsche et Loti s'accordaient pour discerner en Jésus "un simple d'esprit", le premier y voyait une raison suffisante pour s'en éloigner, le second au contraire pour lui emboîter le pas !

Bien avant sa lecture de *L'idiot*, Nietzsche avait exprimé des doutes quant à l'intelligence du Christ, devenu au § 235 d'*Humain, trop humain* un représentant de *la bonté inintelligente...*[157] Certes réévalué plus loin en tant qu'*homme le plus noble*[158] du monde juif, une telle noblesse étant même susceptible selon Zarathoustra de pousser *cet Hébreu à renier sa doctrine s'il avait vécu plus longtemps*[159]. Mais alors que Zarathoustra avait fait de la métamorphose du chameau et du lion en enfant, du retour à *l'innocence* de l'enfant, le critère de la supériorité de l'Esprit, le *Dionysos* nietzschéen allait déprécier l'enfant dans *le type du Sauveur*, cette dévalorisation culminant aux § 29-32 où apparaît souligné le mot *enfant* dans la paraphrase des versets de l'Évangile énonçant les conditions d'accès au royaume des cieux, *l'innocence* confinant ici à la... débilité :

> Les tentatives qui ont été faites pour découvrir, même dans les Évangiles, l'*histoire* d'une "âme", me semblent, autant que je les connais, donner la preuve d'une détestable frivolité psychologique. M. Renan, ce pantin *in psychologicis*, a fourni pour l'explication du type de Jésus les deux idées les plus indues que l'on puisse donner : l'idée de *génie* et l'idée de *héros*. (…) Faire de Jésus un *héros* ! – Et quel malentendu est encore le mot "génie" ! Toute notre notion d'"esprit", cette idée de civilisation, n'a point de sens dans un monde où vit Jésus. A parler avec la sévérité du physiologiste, un tout autre mot serait bien autrement à sa place[160]… (…) La "bonne nouvelle" c'est précisément qu'il n'y a plus de contrastes, le royaume de Dieu appartient aux *enfants* ; la foi qui se réveille ici n'est point une foi conquise par des luttes, – elle est là, primordialement, dans l'esprit demeuré enfantin. Le cas de

155 JL chap. IV.

156 JL chap. XVII.

157 « La plus haute intelligence et le cœur le plus ardent ne peuvent pas coexister dans une seule et même personne, et le sage qui juge la vie se met au-dessus même de la bonté et considère tout au plus celle-ci comme quelque chose qu'il n'y a pas à faire entrer en ligne de compte dans l'évaluation totale de la vie. (…) Le Christ, au contraire, que nous imaginerons ici comme le cœur le plus ardent, a favorisé l'abêtissement des hommes, s'est mis du côté des pauvres d'esprit et a freiné la production du plus haut degré d'intelligence : et c'était logique. Son pendant, le sage parfait, s'opposera tout aussi nécessairement – on peut bien le prédire – à la production d'un Christ. » (HTH § 235.)

158 HTH § 475

159 Z I « De la mort volontaire. »

160 Ant § 29 Ce *mot*, présent dans le manuscrit de Nietzsche et supprimé dans la première édition de 1895 dirigée par Fritz Koegel et reproduite par Henri Albert, était le mot *idiot*. L'édition Colli- Montinari a désormais rétabli, à l'emplacement des points de suspension, la version originale : « Pour parler avec toute la sévérité d'un physiologiste, c'est un tout autre mot qui conviendrait ici : < le mot "idiot" >. »

la puberté retardée et restée à l'état latent dans l'organisme est familier du moins aux physiologistes, comme symptôme secondaire de dégénérescence.[161]

De l'*enfantin*[162] à l'*infantile* le glissement est aisé, et par le regard "clinique" de Nietzsche statuant sur "le cas Jésus" Loti n'aurait pas manqué de se sentir toisé... On a vu plus haut[163] la bonne volonté du *simple* en lui à reconnaître les limites de son raisonnement à propos du Christ. Son entêtement à le maintenir jusqu'à la fin de sa vie n'est pas moins remarquable :

> Simple, oui, je ne suis qu'un simple que des engrenages ont emporté, et qui a manqué sa vie ; je n'étais pas né pour m'éparpiller sur toute la terre, m'asseoir au foyer de tous les peuples, me prosterner dans les mosquées de l'Islam, mais pour rester, plus ignorant encore que je ne suis, dans ma province natale, dans mon île d'Oléron, dans la vieille demeure au porche badigeonné de chaux blanche, près du petit temple huguenot où j'ai prié, enfant, avec une telle ferveur, – très humble petit temple que, du fond des lointains de l'Afrique ou de l'Asie, j'ai plus d'une fois revu en rêve, dans la rue d'un village désuet, à côté de certain mur de jardin que dépasse la verdure sombre de grands oliviers...[164]

Comme on est loin ici du *Jamais plus tu ne prieras, jamais plus tu n'adoreras ; jamais plus tu ne te reposeras dans une confiance sans fin*[165] lancé par Nietzsche aux avides de gai savoir !

Mais c'est aussi dans le coup d'œil jeté en passant sur le bouddhisme par Loti que se révèle tout ce qui le séparait de l'Antéchrist. Quoique Nietzsche, dans le cadre de son analyse "dostoïevskienne" du type de Jésus comme *mélange de sublime, de morbide et d'enfantin* ait fugitivement aperçu en *celui qui prêche sur les montagnes, les lacs et les prairies un Bouddha sur un terrain très peu indou*[166], ce qui n'est pas sans analogie, on va le voir, avec un passage de *La Galilée* dans lequel Loti rapproche également les deux figures, un notable désaccord subsiste.

Pour Nietzsche, *le Crucifié* du Nouveau Testament est d'abord une invention de Paul : « ce qu'il ne croyait pas lui-même, les niais chez qui il jeta *sa* doctrine, le crurent. »[167] Le *véritable* enseignement du Christ est donc perdu. Outre le fait de sa non-résurrection, le discours qu'il a effectivement tenu sur "la Vie" n'était pas celui transmis par les Évangélistes... D'où le fragment intitulé *Bouddha contre le "Crucifié"*, en apparente contradiction avec la relative bienveillance de *Dionysos* pour Jésus, mais principalement dirigé contre le *mouvement* chrétien :

> Le mouvement *bouddhiste* exprime un *beau soir*, la douceur d'un jour sur son déclin, (...) il a derrière lui le raffinement de la contradiction philosophique, de cela aussi il se repose : mais il lui emprunte encore le rayonnement intellectuel et la rougeur du couchant. (– Son origine est dans les castes supérieures –) Le mouvement *chrétien* est un mouvement de dégénérescence, composé d'éléments de déchet et de rebut de toute sorte : il n'exprime pas l'abaissement d'une race, il est, dès le début, un conglomérat de tous les éléments morbides qui s'attirent et se cherchent… (…) Il est aussi en opposition avec tous les mouvements *intellectuels*, toutes les philosophies ; il prend parti pour les idiots et prononce une malédiction contre l'esprit.

Cette importante note posthume reprise au § 137 de la première édition de *La Volonté de Puissance*[168] traduite par Henri Albert en 1903 et dont on peut supposer que le titre aurait suffi à conforter Loti dans sa conviction qu'il n'y découvrirait que *la glorification de la force brutale dans la vraie manière allemande*, on en retrouve la trace aux § 51 et 42 de *L'Antéchrist* dans lequel Nietzsche revient sur ce qui distingue le plus, selon lui, le bouddhisme du christianisme :

---

161 Ant § 32

162 « Pierre Loti, à bien des égards, était demeuré enfant. Mais c'était un enfant de génie. » (Louis Cario « Pierre Loti aux Armées, *op. cit.*)

163 Au chapitre 8.

164 Vert « Vertige ».

165 GS § 285

166 Ant § 31

167 Ant § 42

168 Aujourd'hui le fragment 14[91] des FP XIV.

On voit ce qui prenait fin par la mort sur la croix : un effort nouveau, tout à fait prime-sautier, vers un mouvement d'apaisement bouddhique, vers le *bonheur sur terre*, non seulement promis, mais réalisé. Car – je l'ai déjà relevé – ceci reste la différence essentielle entre les deux religions de décadence : le bouddhisme ne promet pas, mais tient, le christianisme promet tout, mais ne *tient rien*. – Le "joyeux message" fut suivi de près par le pire de tous : celui de saint Paul.[169]

A l'inverse, pour Loti, le bouddhisme ne *tient pas* face au christianisme, parce que ce qu'il offre est de peu d'intérêt eu égard aux attentes de l'homme. Des pêcheurs d'Islande à ceux du lac de Tibériade, la remontée aux sources de l'espérance se fait avec confiance dans la valeur du message à défaut de certitude quant à sa crédibilité, et quoi qu'il en soit, avec respect pour ces *tchandalas* que *Dionysos* écrase de son mépris :

ce qu'il disait, le Maître, était tellement divin que nous en vivons ou que nous en mourrons encore !… Les simples qui l'écoutaient nous l'ont transmis de leur mieux – oh ! bien imparfaitement sans doute, avec des naïvetés déroutantes comme les Synoptiques, ou bien avec un mélange de théories et de vanités personnelles comme saint Jean – et, malgré tout, cela a suffi à bouleverser et à régir le monde pendant dix-neuf siècles, et depuis nous n'avons rien trouvé qui le vaille ni seulement qui en approche. (…)

Nous pouvons à peine comprendre, nous qui avons maintenant au fond de nous-mêmes de si longues hérédités chrétiennes, combien étaient neuves et bouleversantes les paroles de Jésus à l'époque où il les prononçait. (…)

Il parlait de fraternité, à une époque où ce mot, déchu à présent de sa grandeur première par l'abus hypocrite que nous en avons fait, était nouveau, stupéfiant et sublime. (…)

Il parlait d'abnégation, de charité, d'amour, et c'était une musique fraîche et délicieuse, qu'on n'avait encore jamais soupçonnée autour de lui et qui ravissait les âmes.

Il dépassait encore – quoi qu'on ait voulu dire plus tard – le bouddha Çakya-Mouni, qui avait été avant sa venue le plus divin des hommes. (…)

Oh ! Ce qu'il disait surtout, et ce que Çakya-Mouni, avec son vague nirvâna, n'avait pas osé concevoir, c'est que la personnalité, le souvenir et l'amour, sans lesquels il ne vaudrait pas la peine de revivre, persistaient après la mort, et qu'il y aurait une union sans fin aux êtres chéris, quelque part où l'on serait à jamais pardonné et pur. Avec une certitude sereine, qui ne semble pas terrestre, il disait ces choses. Il chantait, comme aucun prophète n'avait su le faire, le chant des revoirs éternels qui a bercé pendant des siècles les souffrances et les agonies. Et ce chant-là, voici que de nos jours, au triste déclin des temps, les hommes se meurent de ne plus l'entendre.[170]

Du type du Sauveur *déformé* par ses disciples Loti conserve donc ce que Nietzsche rejette : le "céleste revoir". La mésentente pointait à l'horizon de la fraternisation !… Aussi ne sommes-nous pas étonnés de voir, en 1917, l'académicien petit lecteur recommander *L'expérience religieuse* de William James[171] dont le pragmatisme à l'unisson de sa sensibilité ne mentionne Nietzsche que pour en souligner la *malveillance* lorsqu'il déprécie le type du saint dans sa *Généalogie de la morale*.[172] Même si l'on peut raisonnablement douter que Loti, à ce moment précis, ait encore eu en mémoire le passage où le philosophe était pris à partie : ce *pauvre Nietzsche* selon James, avec *sa haine elle-même bien maladive* et qui *ne voit dans la douceur et l'ascétisme du saint que maladie et que pourriture.*[173]

Mais il en est un autre qui, par la bouche de Zarathoustra, a parfois tenu un langage bien moins choquant pour le *pratiquant non croyant*[174] du Pays Basque. Qu'il n'ait pas songé à le mettre dans ses bagages en allant vers Ispahan n'interdit pas de les faire se rencontrer.

---

169 Ant § 42

170 Gal chap. VI.

171 « Je vais vous indiquer un livre, le seul des livres humains qui m'aient laissé un peu d'apaisement, c'est celui d'un Américain appelé William James, avec préface d'Émile Boutroux ; j'ai oublié le livre, mais vous trouverez cela, c'est un livre sur la prière. » (Lettre à Mlle Ch. Bazhorin du 12 juin 1917 citée dans *Loti en Amérique,* Textes réunis par Alain Quella-Villéger et présentés par Bruno Vercier, Éditions Bleu autour/Le Carrelet, 2018, p. 190 note 17.)

172 Au § 14 de la Troisième dissertation « Que signifient les idéaux ascétiques ? ».

173 William James, *L'expérience religieuse*, Paris, Alcan & Genève, Kündig, 1906, p. 320.

174 Le récit « Messe de Minuit » inclus dans « Figures et choses qui passaient » trahit le peu de foi de Loti en la résurrection du Christ qualifié de *fictif triomphateur de la mort*, le 24 décembre 1895, au moment où sa venue est *saluée avec une soudaine et folle allégresse* par les fidèles massés au couvent des moines capucins de Fontarabie… Tandis que lui nous confie son désarroi : « Et maintenant on se disperse, dans la nuit plus froide et plus bleue. (…) Je m'en reviens plus attristé, parce qu'un Noël encore a passé sur ma tête, parce qu'une année encore est tombée au gouffre sans m'avoir apporté la solution de rien, ni l'espérance de rien. »

11) In hoc signo vinces.

Reste fidèle à la terre,
écoute plutôt la voix du corps sain,
ne t'enferme pas avec celles qui te parlent d'espérances supraterrestres !

Quoique Ramuntcho, resté *muet sur sa chaise* au couvent d'Amezqueta,[175] ne l'ait pas dit à son ancienne promise, n'est-ce pas cette tonalité "nietzschéenne" que l'on perçoit dans le roman ? La victoire de l'Église qui met fin à l'idylle basque, point d'orgue de ce fandango sur lequel planait dès les premières mesures l'appréhension du *déjà fini*, avec quel art Loti a su nous la présenter ! Nous la rendre à la fois odieuse et paradoxalement respectable. Car au-delà de ce qu'elle a eu de dramatique pour Ramuntcho, le romancier a discerné en elle une forme de "raison" inaccessible au sens commun, reflétant sa personnalité écartelée entre athéisme et agnosticisme. Comme s'il avait devancé l'objection que devait lui adresser Marie Léra à l'époque des *Désenchantées* : « On n'a pas le droit de borner ses espoirs et son idéal à la terre quand on a écrit la dernière page de *Matelot*. »[176] Relisons- la :

> Ô Christ de ceux qui pleurent, ô Vierge calme et blanche, ô tous les mythes adorables que rien ne remplacera plus, ô vous qui seuls donnez le courage de vivre aux mères sans enfants et aux fils sans mère, ô vous qui faites les larmes couler plus douces et qui mettez, au bord du trou noir de la mort, votre sourire, – soyez bénis !…
> Et nous, qui vous avons perdus pour jamais, baisons, en pleurant, dans la poussière, la trace que vos pas ont laissée, en s'éloignant de nous...

Un même halo de religiosité chrétienne apparaissait également au moment de la mort de Jean Peyral dans *Le Roman d'un spahi* :

> C'était la fin de toutes choses ?… Seul, tout seul, mourir là, au soleil, dans ce désert ! (…) Alors, des larmes coulèrent sur ses joues bronzées ; ses prières d'autrefois lui revinrent à la mémoire, et lui, le pauvre soldat se mit à prier avec une ferveur d'enfant ; il prit dans ses mains une médaille de la Vierge, attachée à son cou par sa mère ; il eut la force de la porter à ses lèvres, et l'embrassa avec un immense amour. Il pria de toute son âme cette Vierge des douleurs, que priait chaque soir pour lui sa mère naïve ; il était tout illuminé des illusions radieuses de ceux qui vont mourir, – et, tout haut, dans le silence écrasant de cette solitude, sa voix qui s'éteignait répétait ces mots éternels de la mort : "Au revoir, au revoir dans le ciel !"[177]

En quoi *Ramuntcho* témoigne-t-il d'un revirement par rapport à ces hommages rendus à la foi des simples ? En rien. Il n'y a pas antagonisme mais complémentarité entre *l'enseignement qu'il faut jouir en son temps de la force et de l'amour*[178] et l'invitation à *faire les mêmes choses que depuis des âges sans nombre ont faites les ancêtres, redire aveuglément les mêmes paroles de foi et les mêmes prières*.[179] Ce qui a séparé *les deux enfants dont l'âme était religieuse*[180] n'est pas tant que l'une a cessé de l'être mais que celle qui l'était le plus l'est devenue à outrance. Beaucoup plus anti-monastique qu'anti-religieux, *Ramuntcho* est le procès de l'embrigadement d'une jeune fille par des *hallucinées de l'arrière monde*[181] et non celui de l'Église à laquelle le romancier lui-même reste attaché. Loti n'est-il pas en effet à la limite de la prédication lorsque après avoir décrit, au soir de Pâques, son héros dont *la foi a commencé de faiblir*, il s'immisce dans l'intrigue en rappelant qu'*il est sage de se soumettre, avec confiance quand même, aux formules vénérables et consacrées, derrière lesquelles se cache peut-être tout ce que nous pouvons entrevoir des vérités inconnaissables*[182] ?

---

175 RA II. Chap.13.
176 Marc Hélys, *Le secret des Désenchantées, op. cit.,* p. 79. Dans *Les Désenchantées,* Loti a gardé l'essentiel du message de Marie Léra/"Djénane" : «Est-ce donc à moi de vous rappeler qu'on n'a pas le droit de borner son attente et son idéal à la vie, quand on a écrit certaines pages de vos livres... » (Dch chap. XVII.)
177 RS III. chap. XXVI.
178 RA I. chap. 4.
179 RA I. chap. 3 & 4.
180 RA I. chap. 20.
181 *Gracieuse t'a été ravie et on l'a enfermée…* (RA II. chap. 3.)
182 RA. I. chap. 13.

On retrouve tout simplement ici la conclusion philosophique du pèlerinage à Jérusalem : « tant que l'énigme subsiste, l'espoir peut durer aussi. »[183] D'où la mise en exergue, aussi bien au récit de voyage qu'au roman, de la salutation à la Croix : *O crux, ave, spes unica !*[184] Alors qu'elle n'apparaît que discrètement en tête du premier et du dernier chapitre de *Jérusalem*, elle est martelée cinq fois dans les dernières pages de *Ramuntcho*, celles où l'on pressent la défaite du héros qui renonce en effet à son projet d'enlèvement de Gracieuse. Le monastère a résisté à l'assaut du *rebelle, bien vaincu par les tranquilles puissances blanches…* Et même si cette victoire est présentée comme celle de la mort sur la vie, *l'humble couvent que la croix protège*[185] n'est pas décrit avec l'ironie blasphématoire qu'on aurait pu attendre d'un libertin. La première des cinq fois où la croix fait signe à Ramuntcho et Arrochkoa, le frère de Gracieuse, d'abord venus en perturbateurs de la paix monastique, c'est pour les dissuader du sacrilège auquel ils s'étaient préparés :

> D'ailleurs, à tous les carrefours des chemins, de vieilles croix de granit se lèvent, comme en signal d'alarme, pour leur crier gare ; de vieilles croix avec cette inscription sublimement simple, qui est ici comme la devise de toute une race : O crux, ave, spes unica ![186]

Dans l'aspect incantatoire de cette inscription que Loti a choisie comme dernier mot de son roman, faut-il voir de la dérision, comme l'a suggéré un commentateur,[187] ou alors l'expression d'une sincère aspiration vers "autre chose" que ce à quoi est accoutumé notre regard borné ? Sans doute les deux. Ce que le romancier déplore à l'évidence dans le mode de vie cénobitique auquel s'est finalement ralliée Gracieuse c'est le sacrifice de sa vie à une *hypothèse* nommée *Dieu* mais qu'elle-même n'éprouve pas comme une *conjecture...* Aussi le roman porte-t-il la trace d'une hésitation entre la thèse de *terribles pressions étrangères* qui ont *changé l'âme de Gracieuse*[188] et celle d'une prédisposition au mysticisme soulignée dès le début de l'intrigue, lorsqu'il est déjà question de son entrée au couvent :

> – Gatchutcha, tu es toujours chez les sœurs ou avec elles ; pourquoi si souvent ? explique-moi : elles te plaisent donc bien ? (…)
> – Non, mais, que veux-tu, j'aime leurs cantiques, leurs chapelles, leurs maisons, tout… Je ne peux pas bien t'expliquer, moi… Et puis, d'ailleurs, les garçons, ça ne comprend rien…
> Son petit sourire, pour dire cela, fut tout de suite éteint, changé en une expression contemplative ou une expression d'*absence*, que Raymond lui avait déjà souvent vue. Elle regardait attentivement devant elle où il n'y avait pourtant que la route sans promeneurs, que les arbres effeuillés, que la masse brune de l'écrasante montagne ; mais on eût dit que Gracieuse était ravie en mélancolique extase par des choses aperçues au-delà, par des choses que les yeux de Ramuntcho ne distinguaient pas...[189]

Qu'une telle "cécité" ne soit pas la preuve d'un manque absolu de discernement sera pourtant la conclusion de Loti. Celle que l'on découvre dans son *Journal* bien avant qu'ait été écrite la première ligne du roman. Le canevas lui ayant été fourni par sa visite[190] au très réel couvent de Meharin où Gracieuse Borda, la sœur de son ami basque Jean-Pierre Borda (dit Otharré) était effectivement entrée après avoir vécu une histoire d'amour contrarié avec un non moins véritable Ramuntcho.[191] Mis à part Otharré devenu Arrochkoa dans le roman, Loti a redonné à ses personnages les noms des

183 JL chap. XXIII.
184 *Salut ô Croix, unique espérance.*
185 RA. II. Chap. 13.
186 RA. II. Chap. 13.
187 « la répétition de la prière qui ponctue les dernières pages du livre, O crux, ave, spes unica ! ne peut avoir qu'un sens sardonique et plein d'amertume : cet "espoir unique" est parfaitement vain et ne représente plus pour Ramuntcho que le symbole d'un pouvoir hostile qui lui prit sa fiancée. » (Patrick Besnier dans sa préface de 1990 à l'édition du roman chez Gallimard, collection Folio classique, p. 20.)
188 RA. II. chap. 2.
« Personne n'avait su quelles pressions s'étaient exercées sur la petite aux cheveux d'or, ni comment les portes lumineuses de la vie avaient été fermées devant elle, comment elle s'était laissé murer dans ce tombeau ; » (RA. II. chap. 1.)
189 RA. I. chap. 7.
190 Le 28 août 1893.

protagonistes du drame dont nous ne savons rien, ou si peu. L'essentiel résidant, pour nous qui n'en sommes pas les contemporains, dans le conflit entre irréligion et tentation métaphysique qui transcende la fiction de 1897 et que chacun, en fonction de sa sensibilité et de son histoire personnelle, ressentira comme dépassé ou toujours actuel :

> Elle est toute jeune, la petite nonne, vingt ans à peine (…). Pauvre petite nonne !… Elle s'appelait Gracieuse ; à présent elle s'appelle sœur Marie-Angélique et elle n'a plus de famille ; seule ici, dans cette maisonnette aux murailles nues, sans espérance au monde, autant dire qu'elle est déjà partie pour les régions du grand oubli de la mort… Et elle sourit, d'un sourire très calme, et elle semble heureuse. (…)
> Quand nous partons, remerciant du petit souper qu'on nous a fait prendre, la sœur Marie-Angélique et la Supérieure veulent nous reconduire, - jusqu'en bas, au bout de leur avenue, au tournant du village. Otharré et sa sœur marchent devant, et nous, la vieille religieuse et moi, à quelques pas derrière, par discrétion. Il fait nuit tout à fait, il y a sur les montagnes et les bois un religieux silence. (…)
> Je me retourne pour regarder s'éloigner, monter dans l'avenue obscure, les deux femmes aux voiles plus noirs que la nuit des arbres… Et je songe, sans les bien comprendre, à ces existences si simples, si pures et si résignées… Vivre là sans changement jusqu'à la mort, entre les murs blancs d'une petite cellule, dans cette maisonnette perdue, ne rien attendre et ne rien espérer !… Ne rien posséder et ne rien désirer !… Et cependant pouvoir sourire, comme tout à l'heure elles nous souriaient !…
> O crux ! Ave, spes unica !…
> On ne les voit plus ; elles sont rentrées dans leur petit couvent solitaire. Et nous nous enfonçons dans la campagne et les bois, dans tout ce noir oppressant et sinistre que, de leur fenêtre, elles voient alentour...[192]

A ces lignes trahissant l'aveu d'incompréhension de Loti mis en présence de vocations pour la vie hors du monde (« je songe, sans bien les comprendre, à ces existences si simples »), le chapitre final de *Ramuntcho* qui en est parfois la reprise mot pour mot ajoutera la nuance hédoniste de la profession de foi jadis adressée à Plumkett dans *Aziyadé* :

> Le mystère de telles existences est bien pour demeurer à jamais inintelligible à ces jeunes hommes qui sont là, faits pour la bataille de chaque jour, beaux êtres d'instinct et de force, en proie à tous les désirs ; créés pour jouir de la vie et pour en souffrir, pour l'aimer et pour la propager…
> O crux, ave, spes unica !… On ne les voit plus, elles sont rentrées dans leur petit couvent solitaire.[193]

Quel contraste avec cette *joie d'un midi ensoleillé* qui au début de l'histoire[194] accueille Ramuntcho *au sortir de la nef sombre* tandis que Gracieuse *ne paraît pas encore, attardée sans doute avec les nonnes à quelque soin d'autel…* A-t-on remarqué les points de suspension rajoutés après *O crux, ave, spes unica* à partir du moment où la croix n'est plus aperçue de l'extérieur du couvent mais devinée de l'intérieur ? Où elle n'est plus signe d'*espérance* mais d'oblation, de renoncement à l'*unique* vraie certitude de la vie terrestre. Peu importe dès lors que Gracieuse, celle de la réalité qui *semble heureuse*[195], ou celle du roman, arrivée à *ce tournant de chemin où il faut se dire l'adieu éternel,*[196] puisse faire illusion, y compris à ses propres yeux, sur la valeur de son engagement. Il est manifeste que pour Loti la crucifixion de la jeunesse[197] et de la beauté[198] n'est pas la bonne voie.

La croix ? *Sous ce signe tu te perdras* est aussi l'avertissement informulé par Ramuntcho à l'instant où il perd de vue Gracieuse pour toujours. A l'instar de Nietzsche qui avait raillé la vision de

---

191 « Quant à Ramuntcho, c'était un jeune homme du pays, qui, après son amour malheureux, partit réellement pour *les Amériques*, d'où il n'est pas revenu. Il paraît que la famille de Gracieuse avait de bonnes raisons pour s'opposer à leur mariage. Ces renseignements nous ont été fournis par le fils d'Otharré, c'est-à-dire le propre neveu de Gracieuse. » (Raymonde Lefèvre, *La vérité dans Ramuntcho,* in *En marge de Loti,* Éditions Jean-Renard, Paris, 1944, p. 250.)

192 JI. 3. p. 546-548.

193 RA. II. chap. 13.

194 RA. I. chap. 4.

195 JI 3. *op. cit.*

196 RA. II. chap.13.

197 « ces deux choses amour et jeunesse, – les seules qui vaillent la peine que l'on vive... » (LPM « Dans le passé mort ».)

198 « elle était jolie, mais jolie !... » (RA. I. chap. 14.)

l'empereur Constantin en choisissant la formule *in hoc signo vinces*[199] comme titre d'un paragraphe d'*Aurore* appelant les athées d'Europe à se regrouper sous sa bannière ![200] La croix ? « *In hoc signo* la décadence fut victorieuse » devait-il encore soutenir dans son *Antéchrist*.[201] En dépit du mépris dont Loti a toujours fait preuve pour les athées et rendant peu plausible une réponse favorable à l'ordre de mobilisation lancé par Nietzsche…,[202] c'est bien l'expression d'un *christianisme athée* qu'il a livrée à la postérité avec *Ramuntcho*. Les doutes du héros que le romancier avait prévenus par sa morale de la *suprême sagesse* et de la *suprême force* incarnée par les participants à la grand'messe de la Toussaint, ces doutes apparus l'année suivante à l'occasion de la messe de Pâques, ce sera pour finir le clocher et l'église de Fontarabie qu'il chargera de les exprimer. Avant le grand jour de *l'entrevue terrible* au parloir du couvent d'Amezqueta. A l'amenuisement des convictions de Ramuntcho correspondant l'étrange soliloque du clocher suivi de son échange avec l'église, confessions de pierres usées par le temps qui ruine leur permanence de façade, aveux de vacuité :

> les choses continuèrent, à l'aube incertaine, leur dialogue sans paroles : rien nulle part, rien dans les vieilles églises si longuement vénérées ; rien dans le ciel où s'amassent les nuages et les brumes ; – mais toujours la fuite des temps, le recommencement épuisant et éternel des êtres ; et toujours et tout de suite, la vieillesse, la mort, l'émiettement, la cendre...[203]

Le cumul d'une vision négative de l'univers monastique remontant aux deux séjours de Loti à la Trappe de Bricquebec et d'un indéfectible respect pour la Croix indissociable de la personnalité du Christ explique que le livre ait pu être aussi bien (et aussi légitimement!) lu comme un quasi-bréviaire de paganisme[204] que comme *un roman sage et pieux.*[205]

De cette dualité, de cette contradiction vécue comme telle entre désir de foi et propension innée au scepticisme qui fut la croix de l'écrivain, la première page de *Jérusalem* témoigne avec une sincérité poignante. *L'espérance unique* mise en exergue à ce *pèlerinage sans foi* est opposée à la désespérance qui l'accompagne comme une ombre impossible à chasser. Seul réconfort de cette âme se classant *parmi les tourmentées* du siècle finissant : la certitude que *d'autres sont pareilles* et pourraient la suivre, en quoi elle ne se trompait pas. *Ceux qui se meurent d'avoir possédé et perdu l'Espérance Unique*, moins visibles et moins bruyants que les athées militants ou les croyants de toutes confessions, constituent, à défaut d'une Église, le public certes difficile à quantifier mais bien réel des "disciples" de Loti.

S'adressant à des *frères de rêve, de doute et d'angoisse*[206], souvent malmené par la critique "savante", était-il d'une stature intellectuelle justifiant qu'on le confronte aussi longuement à Nietzsche ? Le temps paraît lointain où il pouvait figurer parmi les *maîtres de l'heure* et l'on a bien conscience du ridicule auquel on s'expose en souscrivant aujourd'hui encore au jugement de Victor Giraud :

---

199 *Sous ce signe tu vaincras.*

200 « Il y a bien aujourd'hui dix à vingt millions d'hommes parmi les différents peuples d' Europe qui ne "croient plus en Dieu", – est-ce trop demander que de souhaiter qu'ils *se fassent signe* ? Dès qu'ils se seront ainsi *reconnus* entre eux, ils se feront aussi publiquement reconnaître – ils deviendront immédiatement une puissance en Europe et, fort heureusement, une puissance répartie *entre* tous les peuples ! entre les classes ! entre les pauvres et les riches ! entre les dirigeants et les sujets ! entre les agités et les pacifiques, les pacificateurs par excellence ! » (A § 96 « In hoc signo vinces. »)

201 Ant § 51

202 Songeons à Prosper Suirot, le rival de Jean Peyral auprès de sa fiancée dans *Le roman d'un spahi,* et que Loti décrit brièvement comme *un libre-penseur farouche, bavant des inepties athées sur toutes les choses saintes d'autrefois.* (RS III. chap. II.)

203 RA. II. chap. 12.

204 « un roman d'apprentissage et de formation relevant du *Bildungsroman* » selon Patrick Besnier dans sa préface (*op. cit.,* p. 18.).

205 Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti l'incompris,* Paris, Presses de la Renaissance, 1986, p. 167.

206 *Le désert* (1895). Préface.

> Cet art si personnel et si neuf, si bien fait pour agir sur l'imagination et la sensibilité, est-il également capable d'exprimer des idées, de vraies idées, et, ce qui achève de classer les grands poètes, cet art enveloppe-t-il une philosophie véritable ? Que le mot appliqué à Loti ne fasse pas sourire. Il arrive souvent que les poètes voient plus loin et plus profondément que les philosophes de profession, et là où les formules abstraites ne peuvent atteindre, qui sait si parfois les images ne nous font point pénétrer ? [207]

En soulignant, en marge du portrait *littéraire* de Loti fait par Émile Bérard-Varagnac que dans son œuvre *il y a presque toujours un ardent rayon de poésie* et *des pages que l'on ne peut lire sans pleurer*, Nietzsche qui n'était pas philosophe de profession et poète à ses heures, n'a-t-il pas répondu à la question ?

Jean-Pierre Dumont

(Novembre 2021)

207 Victor Giraud, « Esquisses contemporaines » in *Revue des Deux Mondes*, 5ème période, tome 39, 1907. Texte repris dans *Les maîtres de l'heure*, Paris, Hachette, 1914, vol. I. p. 45.

Abréviations

1) Pour ce qui est des œuvres de Nietzsche, afin de rester au plus près des impressions de Loti à la lecture d'*Ecce homo* qu'il découvre dans la traduction d'Henri Albert, ainsi qu'il est précisé en note dans *L'horreur allemande*, c'est elle qui a été retenue pour les citations à partir du chapitre 3 de cette étude. Ainsi que pour *L'Antéchrist*, à partir du chapitre 10.

Partout ailleurs, l'édition Gallimard (Colli-Montinari) *Œuvres complètes* en 14 volumes a été privilégiée. De même que pour les fragments posthumes autrefois rassemblés sous le titre de *La Volonté de Puissance* et figurant désormais aux tomes IX à XIV, abrégés ici en FP suivi du numéro du tome ainsi que de celui du fragment.

Une exception toutefois : la traduction de Georges-Arthur Goldschmidt parue en 1972 chez Le livre de poche pour *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Abréviations pour les œuvres de Nietzsche :

A : Aurore
Ant : L'Antéchrist
Cid : Le crépuscule des idoles
CW : Le cas Wagner
EH : Ecce homo
GM : La généalogie de la morale
GS : Le gai savoir
HTH : Humain, trop humain
PBM : Par-delà le bien et le mal
Z : Ainsi parlait Zarathoustra

2) Les abréviations concernant les œuvres de Loti sont celles adoptées par Alain Quella-Villéger dans *Pierre Loti le pèlerin de la planète,* Bordeaux, Éditions Aubéron, 1998.

AK : Un Pèlerin d'Angkor
Az : Aziyadé
BB : Le Château de la Belle-au-Bois-dormant
Dch : Les Désenchantées
FE : Fleurs d'ennui
Fig : Figures et choses qui passaient
FO : Fantôme d'Orient
Gal : La Galilée
Inde : L'Inde (sans les Anglais)
JL : Jérusalem
JOP : Un jeune officier pauvre
LPM : Le livre de la pitié et de la mort
MFY : Mon frère Yves
ML : Le Mariage de Loti
PI : Pêcheur d'Islande
PJ : Prime jeunesse
RA : Ramuntcho

RE : Le roman d'un enfant
RS : Le roman d'un spahi
Vert : Quelques aspects du vertige mondial

Au renvoi à un numéro de page variant en fonction des très nombreuses rééditions a le plus souvent été préférée la seule mention du numéro de chapitre, éventuellement précédé de celui de la partie dans laquelle il est inclus. A titre d'exemple : Az II. chap. XXIV. pour une citation du chapitre XXIV de *Solitude*. la deuxième partie d'*Aziyadé.*

Les références au *Journal intime* de Loti sont faites à partir de l'édition d'Alain-Quella-Villéger et Bruno Vercier :

– vol. I (1868-1878), Les Indes savantes, 2006, abrégé en JI 1.
– vol. II (1879-1886), Les Indes savantes, 2008, abrégé en JI 2.
– vol. III (1887-1895), Les Indes savantes, 2012, abrégé en JI 3.